

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

21<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 1055 — 30 Juin 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE  
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILIAI. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



HOLLANDE. — Les funérailles de la reine, à Delft. — Arrivée du cortège à l'église Sainte-Ursule  
(Dessin de M. Kauffmann, d'après le croquis de M. H. Havard, notre correspondant en Hollande.)



## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Nos gravures : Les Funérailles de la reine de Hollande; — La Statue du duc de Gènes; — Maison des Alde Manuce; — La Guerre : en Europe; en Asie; à Routschouk; les Kurdes et les Géorgiens; — La Diffa de Ben Khalil. — Courrier du palais, par Petit-Jean. — Béatrix (nouvelle), par Charles Joliet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Memento, par Emile With. — Récréations de la famille, par B.-L.-B. Sabel. — La Grande rue de Jeypore. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Les Funérailles de la reine de Hollande, à Delft. — Maison des Alde Manuce. — Inauguration du monument élevé à la mémoire du duc de Gènes. — Les Mois gastronomiques : Les Cerises de Montmorency. — Cavaliers kurdes. — Réguliers du Gouriel. — La Fête de Saint-Germain (tableau). — La dernière expédition du général Flogny. — La guerre : Un prisonnier russe traversant Routschouk; habitants allant travailler aux fortifications. — La Grande rue de Jeypore. — Échecs et Rébus.

## COURRIER DE PARIS

Monsieur Victorin Joncières est une des figures les plus sympathiques du monde artistique.

M. Joncières se distingue, entre autres qualités, par une persistance inouïe; sa force de volonté est si grande, que s'il s'était mis en tête d'empêcher la dissolution, M. Bertauld n'aurait pas eu le bonheur d'aller respirer « le frais pénétrant du zéphyr des flots » du canal de l'Orne.

M. Joncières a eu le grand bonheur de choisir sa carrière et de pouvoir attendre l'heure du succès, qui devait sonner inévitablement pour lui.

Tout d'abord il eut envie d'être peintre et entra à l'atelier de M. Picot; mais, après quelque temps, il comprit que la persistance et l'entêtement étaient deux choses bien différentes, et il abandonna la peinture pour se livrer à la musique.

Après bien du travail, bien des ennuis, bien des déceptions, il parvint à aborder deux fois la scène avec deux grands ouvrages dont les noms ne sont pas oubliés. L'un était *Sardanaïale*, l'autre le *Dernier jour de Pompéi*. Ces deux œuvres n'eurent point un succès retentissant, l'enthousiasme fut modéré et la recette plus modérée encore; mais, de l'avis des musiciens et des gens de goût, il fut déclaré que la musique de M. Joncières avait quelque chose, mais on ne disait pas quoi.

Après ces deux épreuves, les directeurs ne se précipitant pas absolument sur la copie du jeune maître, le jeune maître eut une idée qui devait ramener les directeurs ingrats : il se fit journaliste. Mon Dieu, oui ! journaliste, du jour au lendemain. Léonce Détroyat, qui guida ses pas dans la carrière, aurait pu dire comme le professeur Brunnet, lorsqu'il fait voir l'Indien qui doit entrer dans la malle :

— Remarquez, messieurs, que le sujet ici présent n'est nullement préparé.

Préparé ou non, Victorin Joncières exerça son nouveau métier avec distinction, et racheta la vivacité de ses critiques par une très-grande bienveillance et une obligeance à toute épreuve. Ayant une influence très-grande sur son confrère Jennius, il l'employait à faire panser par ce brave garçon les blessures qu'il faisait de temps en temps à ses confrères.

Plus d'une fois M. Hulanzier, qui n'est pas un poltron, trembla sous la plume pointue de ces deux compagnons si bien faits pour s'entendre, et Vizenfini, qui est fort intelligent comme chacun sait, n'hésita pas, sur les instances de Jennius, à monter le *Dimitri* de Joncières.

Il s'en trouva bien, sinon comme argent, du moins comme honneur; l'œuvre émit de celles devant qui l'on s'incline. Cette fois, on vit bien que Joncières avait quelque chose et on n'hésita pas à dire quoi; c'était du talent.

Joncières fut fêté, acclamé comme il le méritait

et le jeune compositeur reçut la croix de la Légion d'honneur à la grande joie de la famille artistique.

Eh bien, les hommes ne sont jamais contents; maintenant que Joncières a tout, savez-vous ce qu'il demande?

— A être joué à l'Opéra?

Non, il le sera avant peu et il le sait.

— A être de l'Institut?

Non, il aura le courage d'attendre encore un peu.

— La croix d'officier?

Il n'a pas le temps réglementaire.

— D'être de la commission?

Il en a été et il en est encore; non, il demande quelque chose de plus fort que tout cela : il demande qu'on établisse la censure pour la musique comme elle est établie pour le colportage.

Oui, cet aimable garçon, si bienveillant, si sérieux, si travailleur, ce lutteur, cet esprit droit, poussé par je ne sais quelle passion d'école, a commis dans son feuilleton ce fait haïssable de réclamer une entrave pour la liberté artistique, la seule liberté respectée jusqu'alors et certainement la plus respectable.

Dans le fond, l'idée qui a porté le critique à pousser ce cri impie a une apparence de bon sens, mais quand on réfléchit...

Selon M. Joncières, la musique écrite pour les orphéons est « inepte, stupide, honteuse, » et il s'écrie : « Pourquoi n'y aurait-il pas une censure pour la mauvaise musique comme il y en a une pour la mauvaise littérature? La première fonctionnera au nom de la morale, la seconde fonctionnera en vue de la salubrité artistique des masses. »

La salubrité artistique des masses!!!

D'abord la première des mille choses à dire à propos de la commission du colportage, c'est qu'elle ne sert à rien; elle n'a pas empêché *Made-moiselle Giraud*, *l'Assommoir* et *la Fille Élisa* d'être tirés à quarante éditions.

Et elle a bien fait, parce que les ouvrages précités ne sont pas de mauvais livres.

Ah! si, *la Fille Élisa* est un mauvais livre; mais ce n'est mauvais que parce qu'il n'est pas bon, c'est-à-dire bien fait.

On ne fait pas le goût d'un peuple, et, quoi qu'en dise l'ingrat Joncières, le peuple français a plus de goût que les autres. La preuve, c'est que Meyerbeer et Rossini l'ont déclaré. Wagner voudrait bien en faire autant, et Johann Strauss assiège la Renaissance après avoir essayé de mesurer son bâton à celui de Métra.

Les orphéons chantent de la musique commune; laissez-les faire, ils sont nés d'hier : ils bégayent; demain, ils parleront. Le beau s'impose, on ne peut l'imposer, parce qu'un seul homme ne pourrait dire où il est; les masses seules le devinent et l'acclament.

On n'enrégimente pas le génie.

S'il y avait eu une commission de colportage musical dont les membres masqués eussent été rossinistes et auberistes, j'en suis fâché pour Joncières et j'en aurais été plus fâché encore pour le public, *Dimitri* n'aurait jamais été joué.

La plus grande méchanceté qui ait été dite sur la musique française est de Marcelin. Ce tout spirituel artiste était alors bien jeune. Il avait, au milieu d'un fouillis de rêves, tracé quelques notes de musique de Beethoven, de Rossini, et enfin la marche des *Diamants* d'Auber, et il avait écrit au-dessous de tout cela :

« La musique allemande, c'est la philosophie.

« La musique italienne, c'est l'amour.

« La musique française, c'est la garde nationale. »

Il avait raison, en ce sens qu'une garde nationale, qui porte sur son drapeau des noms comme *la Dame blanche*, *le Pré aux Clercs*, *Zampa*, *l'Éclair* et *la Juive*, *le Domino*, *Paul et Virginie*; est une garde nationale dans toute la force du terme. C'est-à-dire bien capable de faire une révolution sans s'en douter.

Que de choses il y aurait à dire sur la motion du sympathique ami de Jennius.

J'espère bien qu'Albert de Lasalle n'y manquera pas. Jamais il n'aura employé sa verve autorisée pour une aussi grande cause : la liberté.

Les Anglais ont une autre façon que nous d'adorer la déesse païenne. Voilà l'affaire Tichborne qui revient sur l'eau.

Un meeting de cent mille hommes a déjà protesté contre la chose jugée, et voilà un autre meeting qui reproteste. Cette fois, les protestants sont moins nombreux, mais ils ont à leur tête un homme considérable; ce n'est ni un ministre, ni un lord, ni un membre du parlement. C'est un simple gentleman qui faisait partie du jury qui a condamné le faux Tichborne.

Voquez-vous, en France, un épicier nommé Durand qui viendrait s'écrier devant vingt mille personnes :

— Messieurs et mesdames, j'ai la douleur et le regret d'avoir fait partie du jury qui a condamné l'herboriste de Saint-Denis; depuis, à la suite d'une enquête, je me suis aperçu qu'il était innocent, et je viens demander la révision du procès.

L'épicier nommé Durand, après cette déclaration, n'aurait pas le temps de se moucher qu'il serait au violon, et Dieu sait ce qui lui arriverait ensuite.

En Angleterre, on laisse dire le monsieur, et rien ne va plus mal pour cela.

Il y a longtemps que nous n'avons parcouru les théâtres. Jamais moment ne fut plus propice pour y faire une visite; si quelqu'un nous arrête en route ce ne sera certainement pas le contrôleur.

Bien au contraire, cet aimable fonctionnaire aura pour nous des sourires d'été, sourires moins gracieux sans doute que ceux de l'hiver, mais à coup sûr plus désintéressés.

J'ai entendu dire qu'à la roulette et au trente-et-quarante les croupiers cachaient sous leur air impassible une émotion profonde.

Si la banque gagne, ils n'ont pas davantage; si elle perd, ils n'ont pas moins; mais ils se passionnent pour eux et finissent par croire qu'ils jouent pour eux.

Au théâtre, où les employés touchent de fort maigres appointements, les employés sont comme les croupiers, ils se passionnent. L'été, toutes les têtes s'allongent, les visages sont empreints de tristesse. Le burlesque a l'air de sortir de la tombe le concierge a l'air d'y entrer. Les balayeurs sont mornes et un voile de deuil s'étend sur les claqueurs.

— Nous ne faisons pas d'argent, disent ces braves gens.

Dans les magasins, dans les usines, les ouvriers et les employés partagent peu les soucis de leurs maîtres.

— Le patron a gagné assez l'an dernier, dit le caïcot.

— Le singe dégorge, dit l'ouvrier.

Et un sourire de vengeance satisfaite glisse sur ses lèvres.

Est-ce à dire que les employés des théâtres valent mieux que les autres? non; mais au théâtre les catastrophes sont plus communes qu'ailleurs, et pendant les catastrophes la caisse est fermée.

L'Opéra, du haut de son escalier, considère le soleil sans amertume : du haut de son Apollon doré, une subvention de 800,000 francs le contemple, et il se laisse faire.

L'Opéra-Comique aussi a une subvention, et même une subvention assez sérieuse; mais, moins heureux que l'Opéra, il a un loyer lourd à payer et, au prix où sont les chanteurs, une légère augmentation de subvention arriverait comme *Cinq-Mars* en carême.

Le Théâtre-Français est dans le calme le plus parfait. On ne parle plus de l'affaire Coquelin; on a paru comprendre enfin qu'un monsieur, pardon, un citoyen qui a le droit de voter a bien le droit d'avoir une opinion.

M. Du Quesnel, à l'Odéon, est pris d'une singulière maladie : depuis qu'il doit jouer *Balsamo*, il s'est tellement imprégné de son sujet, qu'il passe sa vie à consulter les somnambules.

Ceux qui l'entendent, remarquant que son humeur changeait, se sont avisés d'un expédient assez drôle pour ramener le sourire sur ses lèvres.



Vous savez certainement que lorsqu'on consulte un somnambule, il faut, avant toute chose, lui donner un objet qui ait appartenu à la personne dont on veut savoir le sort.

M. Du Quesnel a dans la poche de son gilet un petit papier renfermant quelque chose. Quoi? on n'en sait rien.

C'est en donnant ce quelque chose qu'il dit à la voyante :

— Combien la personne à qui appartient ceci fera-t-elle de recette pendant la saison théâtrale 1877-1878?

Les réponses de la somnambule laissent, paraît-il, à désirer, et M. Du Quesnel devenait triste.

Or, ceux qui l'entourent lui persuadèrent d'aller trouver une autre somnambule. Que celle qu'il allait consulter n'était pas lucide, ou qu'elle était dans un mauvais moment. On croit volontiers ce que l'on désire. Le jeune directeur alla frapper ailleurs et fit son éternelle question.

— Combien la personne à qui appartient ceci, etc.?

— Deux millions cent soixante mille francs, répondit la nouvelle interrogée.

M. Du Quesnel rentra ravi et donna une gratification à ceux qui l'entourent.

Pourtant, le lendemain, un doute traversa son cerveau :

— Si cette farceuse n'était pas lucide?

Et il alla chez une autre farceuse, c'est-à-dire, non, chez une autre lucide, qui répondit :

— Deux millions cent soixante mille francs.

M. Du Quesnel, de plus en plus ravi, donna une autre gratification à ceux qui l'entourent.

Le lendemain et jours suivants, nouvelles consultations à de nouvelles somnambules; nouvelles gratifications à ceux qui l'entourent.

Pourtant un ami dévoué, — il y en a partout, — un de ces amis qui se mêlent toujours de ce qui ne les regarde pas, fit des chiffres et put se convaincre que l'Odéon, en neuf mois, ne pouvait pas arriver à la somme prédite avec tant d'ensemble par les prophétesses parisiennes.

Il fit une enquête qui ne tarda pas à lui révéler un fait inouï et sans précédent dans les annales du théâtre.

Deux jeunes auteurs, François Coppée, l'aimable et touchant poète, et M. Armand d'Artois, furieux de voir leur beau drame de *Duquesclin* chassé du temple par Joseph Balsamo, un escamoteur, s'étaient, paraît-il, fauflés dans la chambre du directeur pendant la nuit, et, malgré la surveillance de ceux qui l'entourent, auraient réussi à fourrer dans le petit papier de la poche du gilet du superstitieux Du Quesnel une mèche de cheveux de M. Émile Perrin.

~ Au Théâtre-Lyrique, Albert Vizentini, un rude lutteur, un travailleur courageux et intelligent, s'apprête à rentrer dans l'arène; il fourbit ses armes et astique ses accessoires. Bonne chance au courage.

Les Variétés, remorquées par Geoffroy, arrivent à la fermeture du 4<sup>er</sup> juillet.

Le Palais-Royal, le seul théâtre que la chaleur n'incommode pas, va fermer la *Boîte à Bibi*, qui est un véritable coffre-fort.

Les Bouffes font leur toilette en attendant le mois de septembre, où la gentille Théo montrera son nez rose, où Daubrée refera ses désopilantes simagrées.

Bébé, au Gymnase, s'essuie un peu le front, mais marche quand même.

La Porte-Saint-Martin, qui a eu la rare fortune de jouer une pièce où l'on est toujours dans la glace, défile les rayons du soleil.

Tout va bien.

~ Saul, le Vaudeville est dans la tristesse.

Oui. Ce théâtre, où Dora la Belle vient de semer un million d'argent et de gloire, ce théâtre qui devrait danser sur la tête, ce théâtre qui, grâce à M. Le Beaudy, son propriétaire, devrait manger du sucre toute la journée, ce théâtre, le mieux situé de Paris, est dans la désolation.

Voilà pourquoi :

On répète depuis deux mois une pièce de MM. Cormon et de Beauplan.

M. de Beauplan est le successeur de M. Camille Doucet, à qui l'on reprocha tant de faire jouer ses

propres pièces. J'espère que, sous notre régime libéral, personne ne s'avisera de chicaner le nouveau directeur général des théâtres.

M. de Beauplan est fort apprécié dans le monde littéraire; mais vous verrez que la garde qui veille aux barrières du Louvre ne le préservera pas plus que son aimable prédécesseur.

~ Mais il s'agit bien d'autre chose.

A la lecture, la pièce Cormon-Beauplan obtint un véritable succès. On répéta la pièce assez mollement, non par manque d'enthousiasme, mais parce que *Dora* faisait de l'argent et qu'il faisait très-chaud.

A mesure que les répétitions avançaient, on sentait pourtant un léger froid, un malaise indéfinissable se manifestait chez tout le monde. Les directeurs, gens éprouvés et éminemment pratiques, flairaient un point noir.

~ Chaque jour le malaise augmentait; M. Roger, l'un des directeurs, voulut en avoir le cœur net; il fit part de ses angoisses à son associé Raymond Deslandes qui, comme chacun le sait, est un homme de talent qui a fait ses preuves, un fin et spirituel connaisseur.

Deslandes promit de chercher. Il chercha, mais ne trouva point. Ce fut un simple machiniste qui découvrit l'affreuse vérité.

— Drôle de pièce! s'écria le brave homme, ça ne fera pas un sou.

— Pourquoi, mon ami? demanda Deslandes qui entend tout.

— Mais, monsieur le directeur...

— Voyons, parlez sans crainte.

— Eh bien, je vas vous dire, ils sont tous honnêtes dans cette pièce; c'est ennuyeux comme tout. Il faudrait un tout petit gremlin, et ce serait charmant.

— C'est vrai, fit Deslandes; cet imbécile a raison. Roger, dit-il à son associé, c'est un gremlin qui manque à la pièce. Vous unirez vos efforts aux miens pour que les auteurs consentent à nous en faire un.

— Comment donc? fit Roger, deux gremlins, si vous voulez.

~ La chose n'était pas aussi facile que les directeurs l'avaient pensé d'abord.

— C'est impossible, dit Cormon. J'ai toujours fait du théâtre honnête, et ce n'est pas à mon âge que je veux changer ma manière. Si c'était à l'Ambigu, je ne dis pas... mais ici, pour tout au monde, vous ne me feriez pas mettre un gremlin dans ma pièce.

On s'adressa à M. de Beauplan.

— Y pensez-vous? dit-il, moi qui dirige la censure, moi, chef de la division des théâtres, mettre un gremlin dans ma pièce! Jamais.

~ Que faire au milieu de tant de vertu? Chercher un peu de vice! Mais cette diable de pièce est si morale, que tout le monde y perd son latin.

Je ne veux pas raconter la pièce, bien sûr, mais je puis dire un mot des personnages.

M. Ardoin, manufacturier vertueux.

Pierre, enfant trouvé mais délicat.

Le docteur qui a adopté Pierre, être plus vertueux encore.

Le père du jeune homme, qui n'ose pas reconnaître son fils, non parce qu'il a fait faillite, mais parce qu'il fait des rentes en secret à ses créanciers.

La mère, femme vertueuse s'il en fut jamais.

La jeune fille du docteur, qui est la vertu même; enfin deux domestiques modèles qui adorent leurs maîtres. C'est désespérant.

~ Voyons, dit Deslandes, est-ce que le docteur n'aurait pas pu tuer un malade quand il n'était que simple étudiant?

— Impossible, dit Cormon.

— Voyons, reprend Roger, la mère c'est M<sup>me</sup> Doche; elle est fort belle, est-ce qu'elle ne pourrait pas avoir de temps en temps quelques moments de faiblesse?

— Impossible, fait M. de Beauplan, que dirait Paul Bourdon, le censeur sévère, mais juste?

— Je tiens l'affaire! s'écria le jeune Bertrand. Est-ce que Munier, au milieu de tous ses créanciers, ne pourrait pas avoir oublié son tailleur?

— Ce serait infâme! s'écria Cormon; vous rendriez le personnage odieux.

— Est-ce que le jeune homme ou la jeune fille...

— Un mot de plus, nous retirons la pièce.

— Tenez, je ne vous demande qu'une bien légère concession, s'écria Deslandes: que les domestiques fassent danser l'anse du panier, c'est bien simple, c'est dans la nature, le théâtre n'est que la reproduction des mœurs, eh bien! il est dans les mœurs de tous les domestiques de faire danser l'anse.

— Mon cher directeur, je reconnais combien ce que vous dites est fondé, mais jamais, jamais, sachez-le bien, nous ne consentirons à obtenir les sourires de la foule par de semblables moyens, plus propres à corrompre les mœurs qu'à élever les esprits.

Jusqu'à présent on en est là.

Delannoy a trouvé une petite gredinerie bien innocente, et il compte en parler aux auteurs; dès le premier acte il prendrait par mégarde les lunettes de M. Ardoin, le vertueux manufacturier; au deuxième acte il serait tirailé par les remords, mais enfin, emporté par son honnêteté, il les rendrait au dénoûment.

Les auteurs vertueux consentiront-ils à accepter ce jeu de scène poignant?

~ La scène se passe en pleine Restauration.

Un député ennemi du Gouvernement représenté au ministre qu'alors que l'empereur monopolisa au profit de l'État la vente des tabacs, un de ses parents proches qui fabriquait, n'avait reçu aucune indemnité malgré toutes les promesses qui lui avaient été faites.

— Ce n'est pas au roi de France, dit le ministre, de payer les dettes de l'Empire.

— Ce serait pourtant noble et grand.

— Je ne dis pas, mais qu'a-t-on besoin d'être grand avec ses ennemis? Ah! si vous étiez des nôtres...

— Vous payeriez l'indemnité de mon beau-frère?

— Combien?

— Deux cent mille francs.

— J'en parlerais au roi tout au moins.

— Eh bien! que Votre Excellence en touche deux mots à Sa Majesté.

L'excellence en touche trois, le roi paye, et par une manœuvre savante le député arrive au centre.

Dinant un soir chez le ministre, on dînait bien alors, au dessert le député eut un mouvement d'expansion.

— En vérité, Excellence, dit-il, chaque jour je m'applaudis d'avoir changé d'opinion.

— Vous avez tort, monsieur, l'ancienne devait être meilleure, puisque je vous ai donné du retour.

JULES NORIAC.

AVIS. — Les correspondants du *Temps* et du *Times* au théâtre de la guerre, et notamment M. Yvan de Wostyne dans le dernier courrier d'Orient au *Figaro*, ont bien voulu nous donner des témoignages flatteurs sur l'exactitude de nos gravures représentant les lieux, les gens ou les faits qu'ils ont vus. Nous sommes d'autant plus reconnaissants à nos confrères de leur remarque obligeante que le public français, trop souvent induit en erreur, finit par douter de la véacité de tout ce qu'il voit. Nous tenons, quant à nous, à justifier de plus en plus notre réputation; il se peut que nos artistes, dans le but d'être plus agréables aux yeux, traduisent plus ou moins littéralement le document qui leur est transmis; mais ce document est toujours authentique, et nous ne manquons jamais d'en indiquer la source.

D'ailleurs, la simple lecture des légendes de ce numéro montrerait aux incrédules que ce n'est pas seulement sur le Danube que le *Monde illustré* a chance d'être bien informé. Nous sommes très-heureux d'avoir cette occasion de nous féliciter de la collaboration de M. Salvator de Flo, en Algérie; de M. Henry Havard, en Hollande; de M. Stella, à Venise; de M. de Pontremoli, à Turin; de M. Meylan, ordinairement en Suisse, actuellement sur la rive droite du Danube, du côté des Turcs, pendant que M. Dick suit l'armée russe.

Nous attendons encore de ce dernier le passage du Danube, que nous espérons pouvoir publier dans le prochain numéro.



## NOS GRAVURES

Les Funérailles  
de la  
reine de Hollande

C'est un deuil vraiment général que celui qu'a laissé après elle la reine de Hollande. Rien n'est plus édifiant, plus touchant, que ce chagrin universel, que ces regrets de tout un peuple, que ce recueillement ému qui montre combien cette perte est ressentie par tous ceux qui habitent le pays, y vivent et s'intéressent à son avenir.

Pendant le long espace qui s'est écoulé entre la mort de la chère souveraine et ses funérailles, toutes les villes du royaume ont eu un aspect triste, solennel, désolé. Plus de concerts, plus de réunions, plus de spectacles ou de bals. A la porte de tous les établissements publics une grande pancarte avec le



ITALIE. — Venise. — Maison des Aldé Manucé. — Inauguration d'une pierre commémorative, posée sur l'initiative des professeurs et des élèves de littérature grecque de l'université de Padoue.

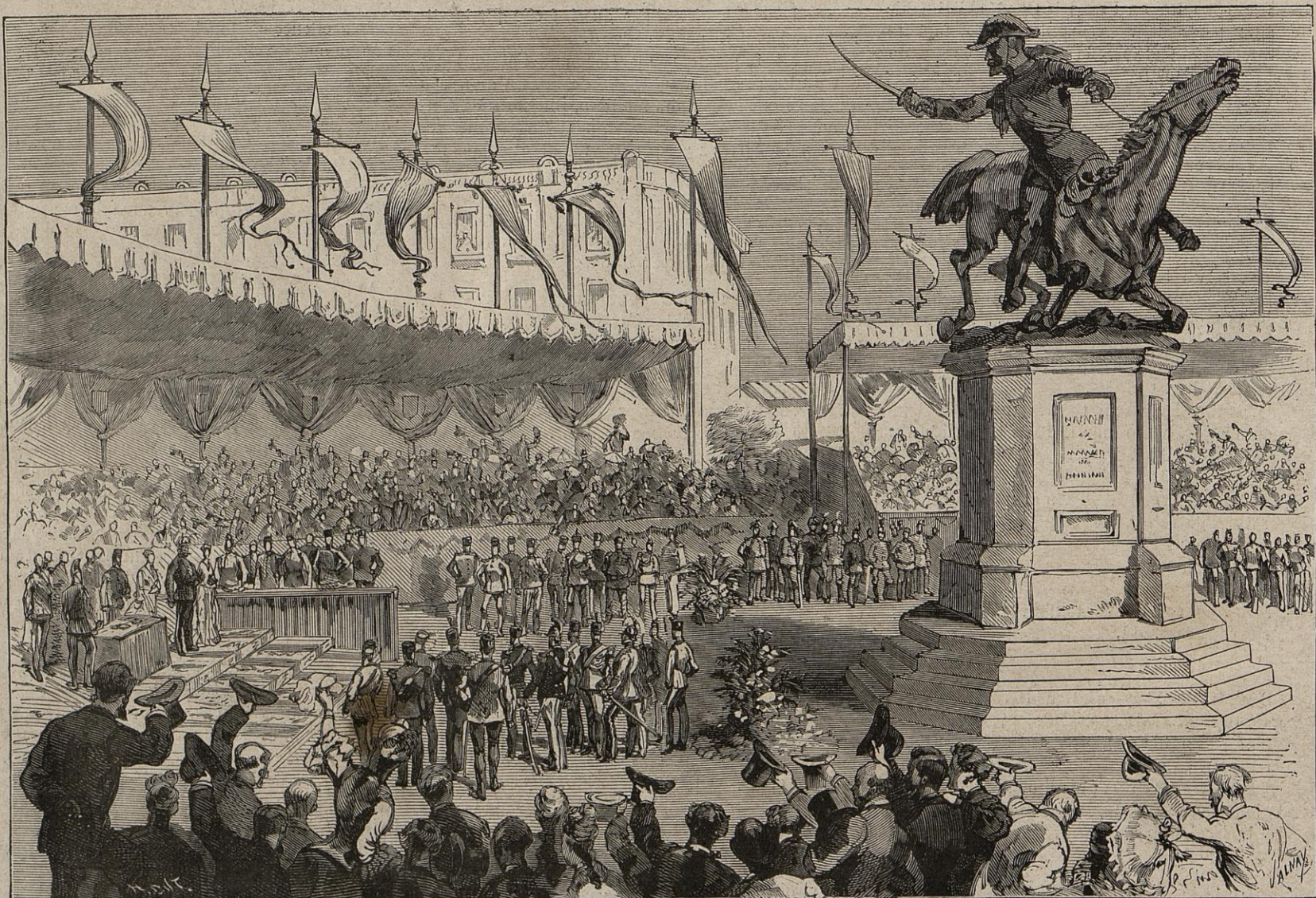
(Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Stella, notre correspondant à Venise.)

mot relâche, et partout des gens en grand deuil, graves, silencieux et semblant sous l'empire de douloureuses préoccupations.

Pour tous les étrangers, je le répète, c'était là un spectacle très-émotionnant, unique et qu'on ne reverra peut-être jamais en Europe ni ailleurs.

Comme complément à ce deuil si rigoureusement porté, les funérailles ont été fort belles et ont eu un caractère grandiose, tranchant vivement avec la physionomie un peu bourgeoise que conservent ici les cérémonies publiques.

La situation du lieu de sépulture est du reste pour quelque chose en cela. Vous le savez, c'est à Delft que les princes de la maison d'Orange vont chercher le repos éternel. La vieille église Sainte-Ursule est en quelque sorte le Saint-Denis de la famille de Nassau. Or, de La Haye à



ITALIE. — Turin. — Inauguration, en présence du Roi, du monument élevé à la mémoire du duc de Gènes, frère de Victor-Emmanuel.

(Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. de Pontremoli, notre correspondant à Turin.)





ALGÉRIE. — La dernière expédition du général de Fligny sur la frontière du Maroc. — Difa offerte au général par les Hamyan-Djembas.

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Salvator de Flo, notre correspondant à Tiemcen.)



Delft il y a une grande heure de marche et près de deux heures pour des voitures allant au petit pas. Le règlement du cortège devient donc une affaire très-importante, et dans un pays où les traditions sont pieusement conservées, les anciens usages reviennent forcément.

Aussi n'étaient les nouveaux uniformes, et la modernité accentuée de certains détails, on aurait pu se croire à l'époque des funérailles du premier des princes d'Orange, du généreux Taciturne, assassiné à Delft en 1584, et s'en allant inaugurer la sépulture de sa race.

Je n'ai point l'intention de vous donner en détail la composition du cortège. Son programme, publié par les journaux de la Résidence, tenait une grande page. Je n'en indiquerai que les traits principaux. D'abord des détachements de l'armée, grenadiers et hussards avec leur musique jouant des marches funèbres; puis les maîtres des cérémonies, les héralds d'armes de la maison de Wurtemberg et de la maison d'Orange-Nassau, le porte-étendard, etc. Ensuite le char disparaissant sous les fleurs; les voitures de la reine venaient après, les stores baissés, avec le personnel domestique de sa maison marchant sur les côtés. La voiture du roi suivait, voiture de gala attelée de huit chevaux, tout en glace, ruisselante de dorures, portant la couronne à son faite et entourée de grands laquais chamarrés avec d'énormes chapeaux à cornes. Après elle a commencé le défilé des princes parents et des envoyés des cours alliées à la famille de la reine, et enfin celui de la diplomatie.

Tout ce monde en grand costume, éclatant d'or, resplendissant de couleurs vives, ruisselant de décorations, retirait bien à cette fête de mort un peu de son funèbre caractère. Mais le recueillement était si grand, que ce défilé somptueux au milieu d'une foule muette, ce bruit des chevaux piaffant au milieu du silence, avaient quelque chose de vraiment solennel et d'impressionnant.

À l'église, la cérémonie a été des plus émouvantes. Les deux princes, tout en larmes, ont tenu à embrasser une dernière fois le cercueil de leur mère. La douleur du plus jeune, le prince Alexandre, était surtout navrante. Le roi a embrassé ses enfants.

Quelques paroles ont été prononcées par le plus vieux pasteur de Delft, et le canon qui, jusque-là, avait tonné de minute en minute, s'est tu. La cérémonie était achevée.

C'est d'une fenêtre de l'hôtel de ville de Delft que j'ai assisté au défilé du funèbre cortège. Je vous envoie un croquis représentant la grande place (le marché, comme on l'appelle) et l'entrée de l'église Sainte-Ursule, au moment où le convoi funèbre atteint le porche d'entrée.

Ce clocher n'est pas un inconnu pour vos lecteurs. Il y a cinq ans, il fut incendié par la foudre, et je vous envoyai alors un croquis représentant le sinistre. La reine avait fortement aidé de ses propres deniers à la reconstruction de la flèche, et celle-ci n'était pas encore achevée quand la généreuse bienfaitrice est venue à son ombre chercher un éternel repos. — HENRY HAVARD.

#### La Statue du duc de Gênes, à Turin

Il n'est pas de pays qui ait plus que l'Italie le culte des hommes qui ont illustré la patrie; aussi voyons-nous souvent dans cette patrie des arts par excellence surgir à chaque instant les monuments, statues, bustes, etc., destinés à honorer la mémoire des grands hommes italiens et à les signaler à la reconnaissance publique.

Ces jours derniers, c'est à Turin que l'on soulevait le voile du monument élevé en l'honneur du duc de Gênes, frère du roi, dans l'attitude qu'avait le prince à la bataille de Novare, en 1848, au moment où, malgré son cheval tué sous lui, il continue à envoyer ses troupes au combat.

Ferdinand de Savoie, duc de Gênes, frère de Victor-Emmanuel, est le père de la très-gracieuse et très-sympathique princesse Marguerite. On connaît peu ce prince, né à Florence en 1822, mort, jeune encore, le 10 février 1853, dont la personnalité, brillante cependant, fut éclipsée d'abord par les malheurs de son père Charles-Albert, ensuite par l'étonnante fortune de son frère, aujourd'hui roi d'Italie. Ce fut cependant lui qui,

le 30 avril 1848, par une marche hardie, assura la victoire des Piémontais à Pastrengo, sur les Autrichiens qui, refoulés sur Vérone avec des pertes notables, furent obligés de repasser l'Adige; ce fut encore lui qui dirigea le siège de Peschiera, couronné d'un prompt succès. On raconte à ce sujet que, s'étant approché d'un de ses officiers qui dessinait à l'écart un coin des fortifications, des canons ennemis le saluèrent à leur façon. L'officier pria Son Altesse de s'éloigner, parce que l'endroit était périlleux et aussi parce que ces attentions de l'ennemi l'empêchaient de continuer son travail. « J'aime mieux, répondit Ferdinand, les voir tirer de ce côté que démolir nos batteries. » Vers la même époque, les Siciliens ayant proclamé la déchéance de la dynastie des Bourbons, lui offrirent le titre de roi: « Je n'ambitionne aucune couronne, leur fit-il répondre; j'aime l'Italie et il me suffit de la servir. » On avait projeté de placer sous son commandement l'armée piémontaise de Crimée, mais la maladie qui l'emporta rendit impossible l'exécution de ce projet.

Le monument de Turin, commandé par le roi et dont la nation a fourni le bronze, quoique très-nouveau dans sa composition, est peut-être un peu hardi, pour ne pas dire hasardé; il est colossal sans être monumental. C'est après une dizaine de jours de fêtes continuelles à l'occasion du trentième anniversaire de la Constitution qu'a eu lieu cette solennelle inauguration. Le roi, les princes et princesses de sa maison, le président du conseil des ministres, le ministre de la guerre, les présidents des deux Chambres et une foule de sénateurs, de députés, de députations de toute l'armée, ainsi que tous les vétérans des campagnes d'Italie, y assistaient au milieu d'un concours extraordinaire de population.

M. le comte Sclopis (le célèbre juge de l'affaire de l'Alabama) a fait aux pieds de la statue un discours très-applaudi. Le roi Victor Emmanuel a félicité l'orateur; puis Sa Majesté a serré la main à l'artiste napolitain, M. Balyra, auteur du monument. Les réjouissances de Turin se sont terminées par une grande fête pyrotechnique sur le Pô, en face du château des Valentin et en présence de la cour.

#### Maison des Aldi Manuce à Venise

Venise, c'est une manifestation toute scientifique et littéraire qui réunissait les étudiants de Padoue devant la maison qu'habita l'illustre Aldi Manuzio, le chef de cette famille de grands imprimeurs, à qui l'on doit en partie la renaissance littéraire qui s'est produite aux quinzième et seizième siècles. Le but de la réunion était la pose d'une pierre commémorative sur la façade de ladite maison, due à l'initiative des professeurs et des élèves de littérature grecque à l'Université de Padoue.

L'inscription de la plaque est ainsi conçue: « En cette maison — Qui fut celle d'Aldi Manuce — L'Académie Aldine se réunit — Et là retrouva sa splendeur — Pour les peuples civilisés — La lumière des lettres grecques. »

Aldi Manuce naquit à Bassano, près Velletri, à une dizaine de lieues de Rome, en 1449; il mourut à Venise en 1515. Déjà, en 1828, l'abbé Zenier avait fait poser l'inscription suivante sur la maison, voisine de Sant'Agostino, où fut établie l'imprimerie du savant éditeur:

*Manucia gens eruditorum, nem. ignota  
Hoc loci arte typographica excellit.*

Un buste de Manuce a été placé dans la loge du palais ducal.

Mieux, d'ailleurs, que par ces inscriptions plus ou moins banales, les travaux des Aldi ont été illustrés par un homme qui était bien digne de leur succéder, par Ambroise Firmin-Didot, dans son ouvrage intitulé: *l'Hellénisme à Venise*.

Notre dessin représente la cérémonie au moment où M. Ferrai, l'illustre professeur de Padoue, prononce un discours très-savant et très-élogieux devant la maison des Aldi. Un membre de la municipalité de Venise qui avait autorisé la pose de la pierre remercia ensuite les professeurs et les étudiants de Padoue de leur pensée patriotique; puis, prenant leur essor, les étudiants continuent leurs visites dans Venise, sujet inépuisable d'études scientifiques, littéraires ou artistiques.

## LA GUERRE

### En Europe

Le grand événement depuis si longtemps annoncé vient enfin de s'accomplir; les Russes ont passé le Danube. En attendant les détails et les croquis certains de M. Dick, nous nous bornerons à la publication des dépêches suivantes:

Braïla, 22 juin 1877.

« Le pont de Braïla est terminé. Plusieurs milliers de Russes ont passé le Danube. Matchin est attaqué. »

« Trois mille Russes environ, partis de Galatz, ont traversé le Danube la nuit dernière. Les Cosaques ont franchi le fleuve sur leurs chevaux; les canons étaient sur des radeaux blindés, l'infanterie dans des barques.

Les Russes débarquèrent sur la rive turque. Ils évitèrent de longer le Danube, mais passant derrière les montagnes, ils pénétrèrent dans l'intérieur du pays, s'emparèrent des hauteurs dominant Matchin, après un combat acharné contre les bachi-bouzoucks.

Le combat a duré depuis l'aube jusqu'à midi. La prise de Matchin est imminente. »

Tous les préparatifs pour le passage du Danube, sur ce point spécial, étaient terminés depuis cinq ou six jours. Des forces considérables avaient été concentrées. Dans la journée du 21, le Czar et le Grand-Duc Nicolas les avaient passés en revue.

Les Russes n'ont pas dû rencontrer de résistance sérieuse en pénétrant dans la Dobrutschka que les Turcs avaient presque complètement évacuée.

L'armée du sud ne tardera pas à passer le Danube sur un autre point, très-probablement à Roustchouk. L'événement est peut-être déjà accompli, si l'on en croit la dépêche suivante communiquée par l'Agence Maclean:

Bucharest, 25 juin, 11 h.

« Une grande bataille est engagée sur le Danube.

Giurgewo est en flammes. On croit que le passage s'effectuera promptement. »

Dans le Monténégro, les Turcs, s'il faut s'en rapporter à une dépêche de Raguse, auraient perdu tout le fruit de leurs dernières victoires. Engagés du côté d'Ortrog, en pleine montagne, cernés de tous côtés, ils n'auraient pu, après six jours de combats et la perte de 8,000 hommes, s'avancer que d'une distance de trois heures de marche.

### En Asie

C'est au *Figaro* que nous empruntons le résumé des derniers événements de ce côté, parce qu'il nous semble fait sans exagération ni parti pris:

« De même que sur le Danube, les hostilités paraissent avoir repris avec vigueur en Asie sur quatre points. Au nord, autour de Batoum, les Russes auraient eu le dessus; la garnison aurait fait une sortie et leur aurait tué deux mille hommes, ce qui est excessif; il est vrai que la nouvelle a traversé Constantinople avant de nous parvenir.

À Kars, il n'y aurait pas moins de soixante mille Russes autour de la ville, où la disette commence à se faire sentir. Ils ont construit des batteries formidables et bombardent les forts, repoussant la garnison chaque fois qu'elle tente une sortie.

Enfin, au sud, Bayazid, qu'on disait repris par les Turcs, serait simplement investi par des tribus kurdes. La garnison russe les aurait déjà repoussées et viendrait de recevoir des renforts.

En avant de ces trois positions, devant Erzeroum, se trouve toujours — on ne l'a pas oublié — Mouktar-Pacha avec le gros de son armée. D'après une dépêche officielle russe, l'un des lieutenants de Mouktar, Feriek-Pacha, aurait été battu et tué le 16 juin dernier. Quant à la position de l'armée turque, les dépêches allemandes la présentent comme pitoyable. Les soldats, mal vêtus, mal nourris, désertent en masse, et on a eu



déjà de nombreux cas de rébellion à réprimer. La population d'Erzeroum s'attend à une catastrophe. »

Les Turcs se plaignent officiellement de la façon barbare dont les Russes feraient la guerre en Asie; il n'y aurait rien de comparable à leurs atrocités, que celles qu'on a reprochées aux bachi-bouzoucks en Bulgarie.

#### A Routschouck

Nos gravures sur les événements d'Orient se bornent aujourd'hui à deux épisodes que nous envoie M. Meylan, notre correspondant du côté turc : un prisonnier russe à Routschouck et des habitants de la même ville allant travailler aux fortifications.

#### Notes écrites au dos de ces croquis :

« La population de Routschouck a été surprise le lundi 11 juin par un ordre subit : les hommes valides ont été appelés à concourir à la défense de la place, de concert avec sept ou huit mille soldats. Il s'agit de déplacer la voie de chemin de fer et de la faire passer sous les forts qui la protégeront. — Dès le matin, les boutiques ont été fermées par ordre de l'autorité; aucun char, aucune voiture n'a pu circuler, et des milliers d'hommes, Turcs, juifs, chrétiens, ulémas, rabbins, papes, avec la musique en tête, se sont rendus au lieu du rendez-vous, où ils ont commencé les travaux. On croit que la nouvelle ligne sera achevée dans un mois. »

« Les bachi-bouzoucks partent chaque nuit en expédition sur la rive roumaine pour y capturer des prisonniers; ils reviennent de temps à autre avec quelque malheureux qui s'est laissé surprendre; parfois cependant tous les bachi-bouzoucks ne rentrent pas au camp, ce qui fait supposer qu'ils subissent le sort réservé par eux à leurs ennemis.

Ces jours derniers, nous avons vu arriver plusieurs de ces victimes de la guerre; la plupart des Turcs prétendent que ce sont des cosaques, mais cela n'est pas absolument vérifié, et ce sont plutôt des dorobantes de l'armée roumaine. »

Nous croyons également intéressants les types de combattants russes et turcs ne faisant pas absolument partie des armées belligérantes.

#### Les Kurdes et les Géorgiens

Le costume des Kurdes est élégant et semble commode; il se compose d'un large pantalon de poil de chèvre qui se ferme à la cheville, d'une robe ouverte sur le devant et les côtés, dont les manches élargies à partir du coude laissent passer celles de la chemise qui tombent souvent jusqu'au sol. Par-dessus la robe, ils portent une petite veste brodée dont les manches, presque détachées aux épaules, pendent derrière le dos. Les guerriers ceignent leur taille d'un large châle de laine, dans les plis duquel ils assujettissent leurs pistolets et leurs poignards.

Les cavaliers se chaussent de bottes de cuir rouge dont la tige est plissée; les piétons lacent autour de leurs pieds des morceaux de cuir. Leur coiffure, qui est pittoresque, sied bien à leur visage martial; elle consiste en un haut bonnet de feutre autour duquel ils enroulent des châles de laine et de soie de couleurs tranchantes. La grosseur de la coiffure semble être un signe de distinction, car celle des segs prend souvent des proportions formidables.

Le Kurdistan est l'ancienne Assyrie; il comprend les villes de Mossoul, de Dearbekir, de Van, de Mouch.

Les Kurdes tirent leur origine, suivant certains auteurs, des Parthes. Ils seraient un reste de cette nation, qui s'est abâtardie à la longue sous le joug des Perses, des Arabes et des Turcs. Lorsqu'elle eut perdu son indépendance, une partie des vaincus se réfugièrent sur les montagnes de l'Assyrie, où ils devinrent des brigands.

Les Kurdes sont à demi nomades; ils habitent les plaines pendant l'hiver et émigrent au commencement de la belle saison avec leurs troupeaux dans les montagnes.

Leurs tentes, d'étoffe de laine de couleur foncée, sont rondes et en dôme; elles sont petites et basses;

des nattes et des treillis en roseaux abritent les côtés. Durant la nuit, les bestiaux sont attachés à des piquets, en dehors des tentes, ou renfermés entre des claies. Les chevaux sont presque toujours sellés et le cavalier prêt; leurs camps sont ainsi toujours disposés à la rapine, à l'attaque ou à la défense.

Les hommes sont généralement d'une belle taille et d'une figure majestueuse, mais féroce.

Quant aux femmes, on en rencontre peu de belles ou même de jolies; elles ont le visage découvert.

Depuis quelques années, le gouvernement ottoman a fermement sévi contre les tribus kurdes les plus pillardes, et elles ont été refoulées au delà du Tigre, leurs chefs ont été déportés dans des provinces éloignées de la Turquie.

Les Kurdes sont des cavaliers de premier mérite; leurs chevaux, plus robustes que ceux des Arabes, sont renommés pour les longues traites qu'ils peuvent fournir. Les guerriers kurdes se servent encore de longues lances qu'ils manient avec une grande habileté. Comme arme de défense, ils portent un petit bouclier très-élégant.

Les Géorgiens du Gouriel sont formés en milices dépendant de la Russie, mais obéissant à leurs chefs particuliers. Ce sont ces sortes de gardes nationales qu'aurait voulu soulever la Turquie contre la Russie. Le Gouriel, ou Gourie, se trouve dans la région caucasienne, sur les bords de la mer Noire, entre les embouchures du Tchouk et du Rion. Elle est partagée en Gourie russe, qui fait partie depuis 1801 du gouvernement de Koutaïs, et en Gourie turque, qui est comprise dans l'élayet de Trébizonde. La Gourie est un démembrement de l'ancien royaume de Géorgie.

#### La Diffa de Ben Khalil

NOUS détacherons d'une série qu'il nous reste à compléter l'intéressant dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Salvator de Flo, notre correspondant à Tlemcen, qui a bien voulu nous adresser une suite de sujets fort curieux relatifs à la dernière expédition du général de Flogny sur la frontière du Maroc.

La scène a été dessinée au moment où les Hamyan-Djimbis apportent au général, pour toute la colonne, leur diffa énorme, composée de 100 moutons et de 100 plats de couscous, ainsi que de nombreux paniers de dattes. Les caïds assurent le général de leur zèle et de leur fidélité au gouvernement français.

#### COURRIER DU PALAIS

Les voleuses d'inspiration. — Les tentations irrésistibles. — Des étrangers de distinction. — Bijoutiers, veillez! — La furtomanie. — Les complices. — A quoi l'on songe en prison. — Les inspirations du désespoir. — Tentative d'incendie à la maison d'arrêt militaire. — Comment se consolera-t-il? — La ferme isolée. — Le parricide. — Une nuit sur dix-sept. — Lumière providentielle. — Un rêve terrible. — Toujours le mari ivrogne. — La mise en scène. — Les témoins qui ne trompent pas.

MAINTENANT, nous n'avons plus seulement les voleuses de profession, nous avons encore les voleuses d'occasion, de tentation, d'inspiration! C'est aux immenses magasins de nouveautés que nous devons l'éclosion de cette nouvelle variété de pick-pocket; ou du moins nous entendons plaider tous les jours, car vous ne savez que trop que ces vols-là ne sont pas rares, que ces étoffes étalées, amoncelées, ces dentelles, ces rubans, semés sous les mains, presque sous les pieds, à profusion, deviennent une attraction irrésistible, qu'ils éblouissent, qu'ils égarent, qu'ils pervertissent les têtes faibles. Il y a du vrai là dedans, et je crois bien vous avoir dit moi-même un jour quelque chose de ce genre; mais voilà!... Enfin, c'est la est, et nous n'en sommes pas, malheureusement, au premier exemple de femmes jusque-là honorables et honorées, de femmes dans une situation aisée, ou même opulente, qui ont mis la main sur quelque objet de toilette. Que de familles au désespoir!

Cette semaine, c'était la femme d'un général de Venezuela, d'une des familles les plus haut placées, qui, voyageant avec son neveu et sa nièce, était prévenue de s'être rendue complice de vols commis par ceux-ci chez des bijoutiers, chez des marchands de nouveautés de Paris. La tante a trente ans à peine; c'est une femme élégante, distinguée, d'une beauté remarquable; elle a été reçue dans les meilleurs salons de Paris quand son mari était ministre plénipotentiaire en France; le jeune mari et la jeune femme forment le couple le plus intéressant et le plus gracieux, et... c'est à n'y pas croire. La jeune femme, du reste, avouait tous les vols qui lui étaient reprochés : une chaîne chez M. Fontana; une bague ornée d'un saphir chez M. Boucheron; une montre en or chez M. Levy; des bas de soie, des dentelles, une cravate, une lorgnette, des flacons d'odeur dans divers magasins. Mais elle a soutenu que seule elle était coupable, qu'elle avait cédé à une tentation irrésistible, que cette envie de voler s'emparait d'elle avec toute l'intensité d'une manie, qu'elle agissait pour ainsi dire inconsciemment, et que sa tante et son mari avaient tout ignoré. Elle a entendu en pleurant — un peu comme une enfant, car elle a dix-huit ans — prononcer contre elle un emprisonnement de huit mois. La tante, qui jouit d'une fortune considérable, et qui avait chez elle pour 80,000 francs de traites que son mari lui avait envoyées, et le neveu, ont été condamnés comme complices, comme compères, chacun à un an et un jour de prison. N'est-ce pas que c'est bien triste?

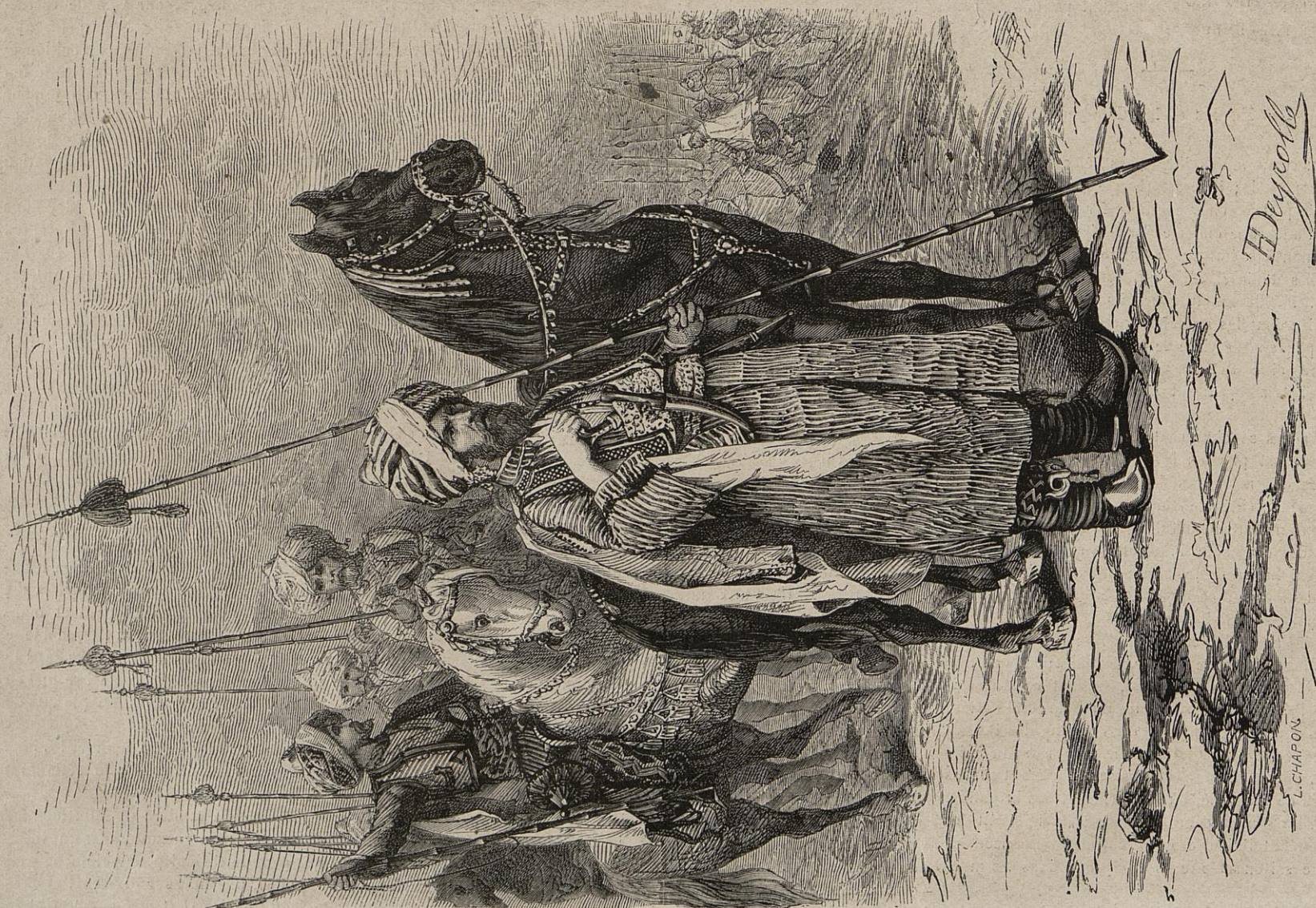
La prison! Que devient-on en prison? Quelles mauvaises tentations vous environnent, inspirées par l'ennui, par le désespoir! Nous avons à signaler un exemple terrible : un honnête garçon, un jeune soldat de vingt-deux ans, vient d'être condamné par le conseil de guerre de Paris à cinq ans de travaux forcés. Il subissait, à la maison militaire de la rue du Cherche-Midi, une peine de trois ans de prison prononcée contre lui pour fait d'indiscipline, pour avoir outragé un supérieur. Or, aux termes du règlement, chaque détenu doit atteindre le chiffre de 9 francs pour sa part de travail, et le jeune Albenga ne pouvait y parvenir. Il y mettait, a-t-il dit, toute sa bonne volonté, et les plus anciens, les plus habiles, en petit nombre encore, peuvent seuls arriver à ce résultat. Il subissait des punitions, il avait peur d'être envoyé, par voie de correction pénitentiaire, à la prison militaire du fort des Barreaux... Sa tête se trouble, il possède un caillou et quelques chiffons brûlés, il s'en sert pour mettre le feu à son matelas au moment où il quitte sa cellule pour une récréation d'un quart d'heure. — Tentative d'incendie; la loi est formelle, et elle lui est appliquée. Espérons maintenant que la patience et la résignation lui viendront... bien tard, hélas!

Encore un crime épouvantable, un parricide, dans une ferme isolée du département de Tarn-et-Garonne. Jean Charles et sa femme, les accusés, ont passé quarante ans; ils vivent avec le père du mari, Antoine Charles, qui est sexagénaire et qui, cependant, songe à se remarier. Grande colère du fils qui menace son père et lui prédit parfois le sort d'un de leurs voisins qui est mort assassiné il y a quelques années. Tout à coup, le vieillard disparaît, et dix jours s'écoulent sans qu'on ait de ses nouvelles; et cependant ses enfants ne semblent pas s'émouvoir de son absence. Cependant son cadavre est trouvé dans la Garonne, à quelques lieues de la ferme; le pauvre homme a été assommé et jeté à l'eau. La femme est arrêtée et voici ce qu'elle raconte : « Au milieu de la nuit, je suis éveillée par le bruit que fait mon mari en attelant ses bœufs au tombereau. Je regarde par la fenêtre et je vois le corps de mon beau-père étendu sur l'herbe. Je me recouche bien vite; mais mon mari m'appelle, me fait descendre et m'ordonne de lui aider. Il prend le corps par la tête, moi je le prends par les jambes, et nous le chargeons dans le tombereau sur un sac de blé; puis mon mari se met en route et je ne sais où il a été. » Ne dirait-on pas qu'elle raconte un mauvais rêve?

Jean Charles oppose, au récit de sa femme, les plus énergiques dénégations; mais où est-il allé cette nuit là? — porter du blé au moulin.

Et puis voyez comment la lumière se fait : tous les dix-sept jours seulement, il y a un cantonnier qui veille toute la nuit sur le pont de Candol pour pointer le passage des voitures; ainsi, une nuit sur dix-sept! et c'est cette nuit-là que Jean Charles s'est mis en route, et le cantonnier l'a vu passer le pont, suivre la berge, puis





TURCS. — Irréguliers kurdes en Asie Mineure. — (Dessin de M. Deyrolle, d'après ses croquis)



RUSSES — Irréguliers géorgiens dans le Caucase. — (Dessin de M. Deyrolle, d'après photographie.)





SALON DE 1877

LA FÊTE DE SAINT-GERMAIN. — Tableau de M. Émile Laborne.

Gravure de M. Méaulle, d'après une photographie.



revenir presque aussitôt en disant qu'un de ses bœufs s'était blessé et qu'il ne pouvait aller jusqu'au moulin. N'est-ce pas providentiel! Jean Charles a été condamné aux travaux forcés à perpétuité et sa femme a été acquittée.

Et pourtant ce pauvre vieillard n'avait pas fait donation de son bien sous la condition d'une rente viagère! Comment donc s'y prendre pour échapper à l'avidité cupide de ses héritiers?

Je ne vous parle pas de Kemps, le colleur de papier, condamné aux travaux forcés par la cour d'assises de la Seine. C'est encore l'ivrogne — toujours l'ivrogne! — qui menace, qui maltraite sa femme et qui finit par la tuer. Un matin, il était sorti pour aller à son ouvrage, laissant, comme à l'ordinaire, sa femme au logis. Quelqu'un frappe à la porte; le chien aboie; mais la femme ne répond pas. Le soir, Kemps rentre et descend bientôt prévenir le concierge qu'il a trouvé sa femme morte dans son lit. Le lit était fait avec soin, la chambre admirablement rangée... Oh! la mise en scène était parfaite! Mais les traces des blessures sont de terribles témoins, et les médecins experts ne pouvaient pas s'y tromper: elle était morte des coups terribles qu'elle avait reçus.

PETIT JEAN.

## BÉATRIX

(Suite)

**P**ARFOIS, dans le délire de ses longues heures d'insomnie, il cherchait à rompre le fil de l'unique pensée dont il était obsédé. Pour en détourner le cours, il rassemblait toutes les forces de son intelligence et les concentrait sur un sujet qu'il donnait en pâture à sa mémoire. Il s'imposait, par exemple, la tâche de réciter un chant du Dante ou de l'Arioste, ou bien il se livrait aux combinaisons d'un sonnet. Mais c'était toujours Béatrix qui se présentait à sa pensée dans ses vers, et quand il croyait tromper sa douleur, c'est encore à Béatrix qu'il parlait. Il ne pouvait ni la voir ni la fuir, lui crier son amour ou la charger de sa haine. Au fond de son cœur dormait une tristesse ardente et farouche, qui imprégnait son âme d'une mélancolie pleine d'amertume.

D'autres fois, il essayait de calmer sa fièvre en arpentant les rues solitaires de Padoue, ou par des courses forcées dans la campagne environnante. Comme sa marche obéissait à l'activité dévorante de sa pensée, il allait à pas précipités; souvent la promenade dégénérait en une course furieuse et désordonnée, et il espérait, par cet exercice violent, donner le calme à son esprit, comme il donnait à sa machine physique quelques heures de sommeil.

Un jour qu'il fuyait ainsi, il se sentit saisi et arrêté par le bras vigoureux de quelqu'un qui s'avancait à sa rencontre et qui, à sa vue, ne put retenir un cri d'étonnement.

— Eh! mon jeune ami, où courez-vous ainsi? s'écria-t-il. Êtes-vous possédé du démon de votre illustre patron *Orlando furioso*? Arrêtez-vous un instant, de grâce; m'avez-vous oublié ou ne me reconnaissez-vous pas, ce qui n'est point impossible, si mon visage est aussi changé que le vôtre?

Celui qui lui parlait ainsi était le professeur Baglioni, auquel Roland, malgré sa promesse, n'avait pas fait de visite depuis leur première entrevue, et dont il avait toujours évité la rencontre, dans la crainte que l'œil pénétrant du docteur ne devinât trop bien son secret.

Pris à l'improviste et maintenu par une étreinte solide, il fit un effort pour recouvrer son sang-froid, et, reprenant haleine, il répondit avec l'accent égaré d'un homme sortant d'un rêve et brutalement ramené à la réalité des choses:

— Oni, je suis Orlando Guasconti, et vous êtes le professeur Pietro Baglioni. Maintenant, laissez-moi passer.

— Non, non, pas encore, seigneur Orlando, pas encore, dit tranquillement le professeur en laissant tomber d'aplomb sur le jeune homme un inflexible

coup d'œil. J'ai été assez longtemps le compagnon d'enfance et de jeunesse de votre père pour que son fils ne passe pas auprès de moi comme un étranger dans les vieilles rues de Padoue. Arrêtez-vous et écoutez-moi un instant, Roland, car il faut que je vous parle avant de nous séparer.

— Parlez vite alors, respectable professeur, parlez vite, au nom du ciel, répondit Roland avec une impatience fébrile, en dégageant son bras par un brusque mouvement, car Votre Seigneurie doit bien voir que je suis très-pressé.

Pendant qu'il prononçait ces paroles rapides, vint à passer dans la rue un homme vêtu de noir, marchant courbé et s'avancant avec peine, du pas lent et mal assuré d'un malade. Son visage portait l'empreinte de l'étude et de la méditation; malgré sa pâleur effrayante, il y régnait une expression d'intelligence si active, qu'il semblait éclairé comme d'une flamme intérieure par le rayonnement de la pensée, et, sous ces apparences débiles et ces symptômes de faiblesse physique, on ne voyait plus que cette merveilleuse énergie, comparable à une lame bien trempée qui redresse son fourreau. Il échangea au passage un salut froid et distrait avec le professeur Baglioni, mais son regard s'arrêta sur Roland avec une fixité singulière et pénétrante, qui parut mettre à découvert en lui les particularités qui méritaient l'attention de son observateur. Toutefois, il y avait dans ce regard un calme particulier, comme si l'étranger, sans s'intéresser à celui qu'il examinait, ne cherchait qu'un sujet purement spéculatif.

— C'est le docteur Rapaccini, murmura le professeur, lorsqu'il se fut éloigné. Vous a-t-il déjà vu quelque part?

— Je ne le pense pas, répondit Roland, que le nom de Rapaccini avait fait tressaillir.

— Il vous a vu, il doit vous avoir vu, ajouta vivement Baglioni. Dans un dessein que j'ignore, il vous a pris pour sujet d'étude. Je connais ce regard: c'est le même qui illumine froidement son visage lorsqu'il se penche sur un oiseau, une souris ou un papillon que le parfum d'une de ses fleurs a paralysés; c'est le coup d'œil glacial qu'il jette à tout objet de ses expériences diaboliques, regard profond comme la nature, mais sans cette chaleur d'amour qu'elle répand sur ses créatures. Seigneur Orlando, j'en répondrais sur ma vie, vous êtes le sujet d'une expérience de Rapaccini.

— Voulez-vous donc me rendre fou! s'écria Roland mis hors de lui par ces dernières paroles; ce serait là un sujet bien mal choisi, et, par le ciel une expérience qui lui porterait malheur.

— Patience, patience, répliqua l'imperturbable professeur. Je vous répète encore, mon pauvre ami, que Rapaccini a jeté les yeux sur vous dans un but scientifique; vous êtes tombé dans d'inflexibles et redoutables mains.

— Je ne crains rien, répondit Roland.

— Il faut tout craindre de cet empoisonneur. Et la signorina Béatrix, quel rôle joue-t-elle dans ce nouveau mystère?

Roland, voulant échapper à tout prix à l'insistance inquisitoriale du docteur, reprit sa course avant que celui-ci n'eût le temps de ressaisir son bras et disparut avec rapidité.

Le vieux professeur, resté seul, le suivit du regard et secoua la tête en murmurant:

— Ce pauvre garçon est condamné. Eh bien, cela ne sera pas; c'est le fils de mon vieil ami, je ne veux pas qu'il lui arrive un malheur dont peuvent le préserver les secrets de ma science, et, s'il le faut, je le sauverai malgré lui-même. Et puis, c'est une impertinence un peu trop intolérable de ce Rapaccini, de m'arracher ce jeune homme d'entre les mains et de se servir de lui pour ses infernales expériences. Sa fille doit être mêlée à tout cela. Nous y veillerons. J'ai retrouvé l'antidote du poison des Borgia et j'ai trouvé celui des tiens, doctissime Rapaccini. C'est moi maintenant que tu rencontreras pour aller plus loin; tu avais compté sans Baglioni, et peut-être te ferai-je échouer là où tu t'y attends le moins.

Cependant Roland s'arrêta quand il fut hors de vue, et regagna sa demeure par des rues détournées. En franchissant le seuil, il rencontra la vieille Lisabetta, qui souriait mystérieusement pour attirer son attention. Mais ce fut en vain. L'efferves-

cence de ses idées et l'exaltation de ses sentiments avaient fait place à une froide atonie et à une triste indifférence. Il regarda en plein le visage ridé de la vieille, qui lui grimaçait toujours le même sourire, sans paraître l'apercevoir et remarquer ses signes d'intelligence.

— Seigneur, dit-elle à voix basse en le saisissant par son manteau, je désirerais vous parler.

— Qu'y a-t-il? interrogea Roland, remarquant alors le sourire de la vieille qui rendait son visage encore plus hideux, et la faisait ressembler à ces grotesques figures sculptées et noircies par le temps.

— Vous voyez cette porte? dit-elle en lui montrant une sorte de porte bâtarde, presque entièrement dissimulée dans l'angle formé par le mur et l'escalier.

— Eh bien?

— Cette entrée est secrète, seigneur; elle donne sous une voûte qui conduit au jardin.

— Que dites-vous? s'écria Roland, sortant subitement de sa torpeur. Cette porte conduit au jardin du docteur Rapaccini?

— Ne parlez pas si haut, seigneur; plus bas, je vous en prie, dit Lisabetta en posant un doigt sur sa bouche, on pourrait nous entendre. Presque toutes les maisons de la ville ont deux issues. Celle-ci servait autrefois de passage entre les deux palais. Elle communique avec le jardin, où vous pourrez voir toutes les belles fleurs. Les jeunes gens de Padoue, ajouta-t-elle avec une expression mystérieuse, m'ont offert bien souvent des pièces d'or pour obtenir la faveur d'y pénétrer; mais ils ne l'ont point obtenue, seigneur cavalier.

— C'est bien, voici pour toi; montre-moi le chemin, dit Roland d'un ton bref.

— Son Excellence est généreuse, murmura la vieille femme, mais je n'ai pas besoin de récompense pour lui être dévouée.

Un soupçon traversa l'esprit de Roland, éveillé par ces paroles, et probablement aussi par le souvenir de la conversation qu'il venait d'avoir avec Baglioni.

— Si le vieux professeur ne se trompe pas, pensait-il, cette vieille femme agit pour le compte de Rapaccini, et elle lui sert d'intermédiaire pour m'attirer dans les fils de l'intrigue qu'il prépare contre moi.

Ces soupçons le troubla; mais il ne pouvait l'arrêter, se fût-il changé en certitude. Il eût même préféré courir un danger que de l'attendre, et la fougue de son caractère l'aurait plutôt entraîné à le braver qu'à le craindre.

CHARLES JOLIET.

(La suite au prochain numéro.)

Aucune première représentation n'ayant eu lieu cette semaine, notre collaborateur M. Charles Monselet se voit forcé d'ajourner sa chronique théâtrale au prochain numéro.

## CHRONIQUE MUSICALE

Les fêtes de Salzbourg en l'honneur de Mozart  
Catalogue raisonné des opéras de Mozart

**C**'est le 18 du mois qui vient que doivent commencer à Salzbourg les fêtes en l'honneur de Mozart. On sait, en effet, que l'auteur de *Don Juan* est né dans cette petite ville autrichienne; sa mémoire y sera donc honorée au même titre que celle de Boieldieu le fut à Rouen il y a deux ans, et celle de Rameau à Dijon l'année dernière.

Notre génération a cela de louable que, d'ailleurs, peu distraite par l'admiration pour les hommes qu'elle produit, elle sait se souvenir des grands artistes du passé. Aussi nous voyons les statues pousser par enchantement sur les places publiques; car, et quoi qu'on en dise, tout le bronze dont dispose l'humanité n'est pas accaparé par l'artillerie.

Nous serons de cœur, cela va de soi, avec les



braves gens de Salzbourg. Et, comme preuve que nous avons aussi un sentiment de piété pour leur dieu, nous avons imaginé de consacrer cette chronique à Mozart en dressant le catalogue de ses opéras.

C'est donner bien peu à la quête; mais le cœur y est. Et, d'ailleurs, il ne nous est pas interdit d'espérer que ce document, tombant sous les yeux de quelque directeur de théâtre, ne l'incite à ressusciter une œuvre du maître inconnue des dilettantes modernes.

Alors notre peine ne serait pas perdue, et notre plaisir commencerait véritablement.

N'est-il pas singulier (et nous disons scandaleux entre parenthèse) que la France, qui fait une si effroyable consommation de musique, en soit encore à ignorer *Idoménée et la Clémence de Titus*?

### Les opéras de Mozart

**BASTIEN ET BASTIENNE** (1768). Mozart, qui n'avait alors que douze ans, composa cette opérette pour le théâtre particulier du docteur Mesmer (l'inventeur du magnétisme). La pièce était imitée d'un opéra-comique de Favart donné en 1760 à la Comédie-Italienne de la rue Mauconseil.

**LA FINTE SIMPLICE** (1768), opéra-bouffe commandé par l'empereur Joseph II, et dont la représentation fut empêchée par une cabale de compositeurs.

**MITRIDATE RE DI PONTE** (1770), opéra-seria en trois actes, écrit par Mozart, à l'âge de quatorze ans, et représenté vingt-deux fois de suite à Milan.

**LUCIO SILLA** (1773), opéra-seria, représenté à Milan avec succès.

**LA BELLA FINTE GIARDINIERA** (1776), opéra-bouffe, commandé par l'empereur Joseph II, et joué à Munich.

**IDOMENEO RE DI CRETA** (1781), opéra-seria, écrit et représenté à Munich, sur l'ordre de l'électeur de Bavière Charles-Théodore. Le livret de l'abbé Varesco a aussi été mis en musique par Gazzaniga, Paër, Farinelli et Federici.

**L'ENLÈVEMENT AU SÉRAIL** (1782), premier opéra de Mozart écrit sur un texte allemand. Le succès en fut d'ailleurs si grand que le livret ne tarda pas à être traduit dans toutes les langues de l'Europe. En 1801, et après avoir déjà été entendu, en 1798, au Lycée-des-Arts, *l'Enlèvement au sérail* fut chanté à Paris sur le Théâtre de la Cité, qui dès lors prit le nom de Théâtre-Mozart. Le rôle de Constance y était dévolu à Aloyse Weber, connue en musique sous le nom de M<sup>lle</sup> Lange, et qui était la belle-sœur de Mozart.

**LE DIRECTEUR DE SPECTACLES** (1786); composé pour le théâtre de la résidence de Schœnbrunn, ce petit opéra était presque oublié, lorsqu'en 1836, et sous le titre de *l'Impresario*, il en fut donnée une traduction française aux Bouffes-Parisiens.

**LE NOZZE DI FIGARO** (1786), libretto de l'abbé da Ponte, d'après la comédie de Beaumarchais. Première représentation à Vienne, le 28 avril 1786; première représentation à l'Opéra de Paris, le 20 mars 1793, deux mois après l'exécution de Louis XVI; brillante reprise, en 1838, au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple.

**IL DISSOLUTO PUNITO, ossia IL DON GIOVANNI** (1787), « dramma giocoso » chanté pour la première fois par la troupe italienne de Prague; traduit et arrangé, en 1803, à l'usage de l'Opéra de Paris. L'abbé da Ponte, auteur du livret, est mort, en 1838, à New-York, âgé de quatre-vingt-dix ans.

**COSI' FAN TUTTE** (1790), opéra-bouffe représenté à Vienne. Il fut donné en français au Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet. Mais la pièce de l'abbé da Ponte ayant paru trop insignifiante pour résister à l'épreuve de la traduction, les arrangeurs imaginèrent de sauver la musique du maître en l'appliquant à la comédie de Shakespeare intitulée *Peines d'amour*. C'est sous ce titre que *Così fan tutte* fut chanté à Paris, le 31 mars 1863.

**LA FLUTE ENCHANTÉE** (1791); représenté à Vienne, avec des paroles allemandes, cet opéra féerique fut introduit dans le répertoire de l'Opéra de Paris, en 1801. Les arrangeurs lui avaient donné le titre de: *Mystères d'Isis*. Une traduction plus litté-

rale et plus respectueuse de l'œuvre originale fut donnée, en 1863, au Théâtre-Lyrique, et y obtint un succès marqué.

**LA CLEMENZA DI TITO** (1791), le dernier opéra de Mozart, improvisé pour être joué sur le théâtre de Prague, à l'occasion du couronnement de Léopold II. Le livret de Metastase avait déjà été mis en musique par dix-sept compositeurs, dont les plus marquants sont: Leo, Hasso, Gluck, Jomelli, Scarlatti, Sarti, Guglielmi, etc...

Citons encore pour mémoire *Il Re pastore*, qui n'est guère qu'un intermède; la musique d'un drame en latin, *Apollo et Hyacintha*; et un opéra resté inachevé, dont les morceaux ont été depuis soudés avec soin et forment la partition de *l'Oie du Caire*, chantée, il y a quelques années, aux Fantaisies-Parisiennes.

Et maintenant, après cette nomenclature un peu sèche, mais substantielle, nous sentons qu'il faudrait quelque beau et savoureux morceau de prose, empreint de philosophie, orné de toutes les grâces littéraires, et qui définirait le génie de Mozart à n'y plus revenir.

Nous prendrons la tirade dans un livre de notre cher confrère Xavier Aubryet au lieu de la chercher trop longtemps peut-être au fond de notre encrier.

« Ce qui fait, dit-il, que la musique de Mozart c'est l'âme elle-même, c'est qu'elle obéit tout entière à la vraie raison d'être de l'âme: aimer. C'est la musique aimante par excellence; c'est la voix céleste de l'amour, non point de l'amour dans la fausse acception moderne, c'est-à-dire la passion charnelle et exaltée, le grondement des sens, le lyrisme de la chair, mais dans le sens le plus divin qui comprend les divers modes d'affection du père, de l'amant, du fils et de l'époux. Cette musique respire une tendresse profonde; c'est d'un cœur d'or qu'elle est sortie. Le style, c'était bien l'homme. Quelle plus charmante et loyale physionomie que celle de ce Mozart, amoureux d'Aloyse de Weber, puis aimant sa femme avec passion, puis mourant à trente-six ans, dévoré de génie! »

Un point, et c'est tout.

ALBERT DE LASALLE.

## MÉMENTO

**Les Petits journaux.** — Paris possède le *Petit Moniteur* et la *Petite Presse*, New-York le *Tout petit Journal* et Fodokale (ville du Japon) le plus petit journal du monde entier; cette agréable feuille ne compte pas au-delà de vingt lignes, y compris le titre, la date et le nom de l'imprimeur. Puisque nous sommes au Japon, jetons un coup d'œil vers la Chine, et nous y découvrons la *Gazette de Pékin*, qui est le journal le plus ancien; il existe depuis plus de mille ans et il paraît aujourd'hui, comme autrefois, avec les mêmes caractères et imprimé sur de la soie jaune.

**L'Observatoire de l'Université de Strasbourg.** — Ce monument dépassera de 1 mètre l'observatoire de Greenwich, qui aujourd'hui est le plus élevé. Celui du chef-lieu de l'ancien département du Bas-Rhin se compose de trois coupes, dont la plus considérable a un diamètre de 12 mètres et une hauteur de 6 mètres. Au milieu se trouvera une fente de 50 centimètres de largeur destinée à laisser passer la lumière vers un colossal réflecteur, confectionné, au prix de 100,000 marks, par l'Institut optique de la ville libre de Hambourg. Cette coupe peut tourner sur son pivot. Les deux autres coupes destinées aux télescopes sont fixes; elles ont un diamètre de 6 mètres et une hauteur de 3 mètres.

Les bâtisses et l'installation des instruments devront être terminés en quelques mois, afin de pouvoir observer le passage de la planète Mars derrière le Soleil.

**Le Voyage des bourdons en Océanie.** — On vient d'expédier de Plymouth deux caisses de bourdons vivants en destination de Canterbury. Le but de l'acclimatation de ces insectes dans ces contrées lointaines est la fructification du trèfle commun. A l'aide de ces bourdons, qui transportent, au moyen de leurs ailes et de leurs pattes, le pollen du trèfle, on espère multiplier

ainsi cette plante nutritive par excellence pour les bestiaux. Ces insectes ont été suffisamment approvisionnés de miel, de farine et d'eau. On a emporté de grandes quantités de glace destinées à produire autour de ces précieuses caisses une atmosphère rafraîchissante, indispensable pour le passage de l'équateur.

**Les malheurs de lord Byron.** — Ce grand poète a toujours eu du malheur avec ses compatriotes. De son vivant, ils ont voulu le lapider comme blasphémateur; après sa mort, ils l'ont calomnié et n'ont pas permis qu'une sépulture lui fût accordée dans une abbaye ou dans un terrain célèbre, ni que le moindre monument lui fût élevé. Mais les temps sont changés, et les Anglais voient enfin que l'auteur de *Childe-Harold* et de *Don Juan* fut un homme de génie dont l'orgueilleuse Albion pouvait être fière à juste titre.

On a donc pu rassembler, mais non sans peine, une somme de 3,000 livres sterling pour ériger au poète un monument national. Mais on n'est pas encore au bout de toutes les tribulations. Le comité de souscription avait ouvert un concours général pour cette statue; mais il a dû se borner à de petits projets, vu ses ressources restreintes.

Aucun sculpteur de grande réputation n'a jugé convenable d'envoyer ses épreuves, et des soixante esquisses, une seule, faite par un Américain, a paru à peu près satisfaisante.

Le comité, dans sa haute sagesse, a alors décidé de ne pas accorder de prix, mais de prolonger de six mois ce fameux concours. Ce délai vient d'être prorogé jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1878.

Lord Byron, du reste, peut se consoler, car Shakespeare n'a pas non plus de statue à Londres, et quand même il en aurait une, elle serait probablement aussi laide que toutes celles qui sont censées orner les rues de la capitale du Royaume-Uni.

Du haut des cieux, notre poète doit donc prendre en pitié les hommes que sur la terre déjà il avait pris en exécution.

Dégoûté de la vie à l'âge de trente six ans, il a cherché et trouvé la mort, sous les murs de Missolonghi, en combattant, en 1824, pour l'indépendance de la Grèce.

**Le premier marcheur du monde.** — Dans un des derniers memento il a été question de sir Werton, au point de vue théorique, en ce sens que ce piéton extraordinaire donnait à Londres des représentations de son art afin d'engager des paris. Il a donc parié qu'il parcourrait une distance de 505 milles anglais en six jours. Il a parcouru 110 milles en vingt-deux heures, sans un seul instant de repos. Trois hommes le suivaient à tour de rôle. Il a poursuivi son trajet jusqu'à 460 milles. Les forces ayant trahi notre athlète, il a perdu sa gageure — et ne la recommencera plus: *Sic transit gloria mundi*.

**La tour de Londres.** — Ce curieux monument est visible à l'intérieur depuis quelques semaines pour le public. Dans une seule journée, 1,800 curieux y ont été admis par groupes de trente personnes, afin d'y admirer les curiosités historiques, telles que les instruments de torture et de supplice, la petite chambre blanche où sir Raleigh a attendu pendant vingt ans le jour de sa décapitation. Puis vient la tour des joyaux de la couronne d'Angleterre.

Les restes mortels d'Anne de Bolyen et d'autres personnages suppliciés sous le règne des Tudors ont été enlevés de leur tombe et inhumés dans la crypte de la chapelle.

*Tout Paris* est à Paris, comme tout le monde est au monde. Si, d'après cette proportion géométrique, tout le monde connaît la tour de Londres, il y a encore bien plus de monde qui ne la connaît pas. Elle fut bâtie avant la conquête des Normands; elle sert d'arsenal, de forteresse, de prison d'État. D'après une ancienne coutume, les rois d'Angleterre devaient y passer un jour et une nuit pour se recueillir avant le sacre; le marquis de Gloucester mit cette circonstance à profit pour y tuer les enfants d'Edouard II et se faire proclamer roi.

**La première Université indienne.** — Le vice-empereur des Indes, lord Litton, vient de poser, à Delhi, la première pierre de l'Université indienne, qui sera construite d'après celles de Cambridge et d'Oxford; on y enseignera les sciences, les arts et surtout la théologie d'après le Coran.

ÉMILE WITH.





## RONDEAU

*Couche dans l'herbe aux genoux de Florise,  
 Sa belle main au-dessus de mes yeux  
 A suspendu la cerise aux doux feux,  
 Dix fois offerte, autant de fois reprise.  
 « Mangez, monsieur ! » Oh ! la folle entreprise !  
 Est-ce l'amour ou le ciel qui me grise ?  
 Je vois sa bouche et je vois la cerise,  
 Et mon désir les confond toutes deux,  
 Couché dans l'herbe.*

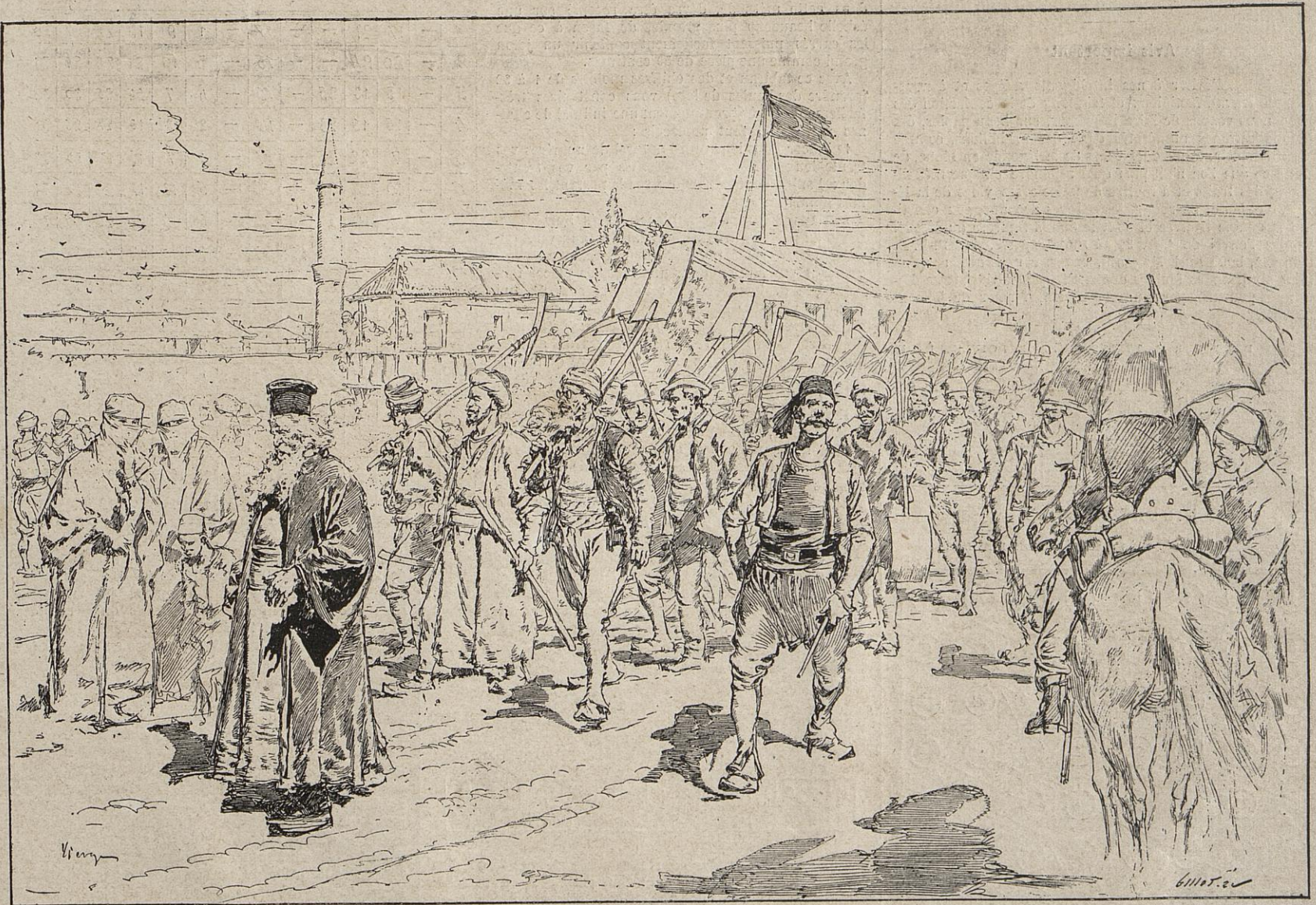
*Montmorency ! reconnais-tu tes jeux,  
 Et les propos emportés dans ta brise,  
 Alors que Juin fait les jours orangeux ?  
 Ah ! ces instants, qu'ils sont délicieux !  
 Mais qu'ils sont courts ! C'est ce qui me défrise,  
 Couché dans l'herbe.*

CHARLES MONSIEUR





LA GUERRE. — Côté turc. — Routschouk. — Arrivée d'un prisonnier dorobante. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Meylan.)



LA GUERRE. — Côté turc. — Routschonck. — La population mâle appelée aux travaux de guerre.

(Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Meylan, notre correspondant du côté des Turcs.)



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

Les lettres concernant cette partie du journal doivent être adressées (dans les formes indiquées au n° 1037), dans la quinzaine, franco, à M. P.-L.-B. SABEL, boulevard Magenta, 150.

100<sup>e</sup> PROBLÈME

(En dehors du concours des primes annuelles dont il a été fait mention dans le n° 1029, du 30 décembre 1876.)

Nous offrons en prime aux quatre amateurs qui nous enverront avant le 30 septembre (dernier délai), dans les conditions ci-dessous indiquées,

LE PLUS GRAND NOMBRE DE FIGURES

construites d'après la méthode d'Euler, expliquée ci-dessous,

- Un abonnement de 6 mois au premier;
- id. 3 id. deuxième;
- id. 2 id. troisième;
- id. 1 id. quatrième.

En outre, les noms de tous ceux qui auront envoyé des figures seront publiés sur une liste spéciale, avec le nombre des figures envoyées.

CONDITIONS D'ENVOI DE CE PROBLÈME

Les figures que l'on voudra bien nous envoyer devront être exactement de la même grandeur et de la même forme que celle de la figure-modèle que nous donnons ci-dessous.

Les chiffres de la légende placée au-dessous de chacune d'elles devront être écrits : au crayon bleu pour les carrefours du côté gauche, et au crayon rouge pour les carrefours du côté droit de notre tableau de notation mnémotechnique que l'on trouvera plus loin. Cette légende devra affecter la même disposition que celle de la figure-modèle, c'est-à-dire huit par huit. Les groupes devront être entourés d'un double filet, afin qu'ils soient bien visibles au milieu de la légende.

Les figures devront, suivant la série à laquelle elles appartiendront (au point de vue des groupes), être : soit isolées, soit deux par deux sur une même feuille, soit quatre par quatre, soit enfin huit par huit.

Chaque envoi de figures (vingt par vingt, s. v. p.) devra porter en tête le nom ou le pseudonyme de l'auteur, son adresse et la date de l'envoi.

Avis important

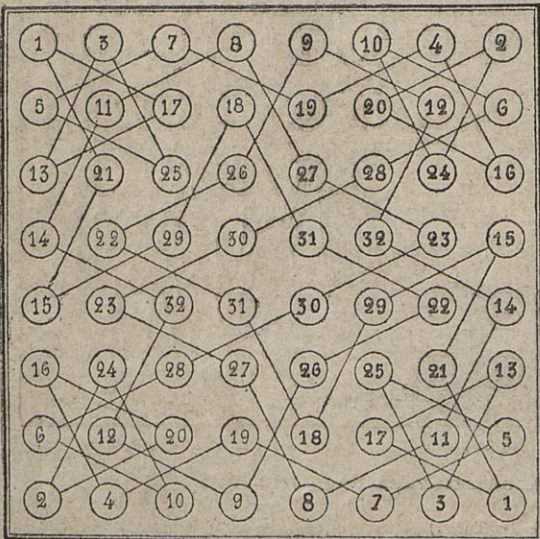
Dans le but d'éviter à nos intelligents cédipes et à nous-même le travail fastidieux et très-long de la confection des cadres, nous venons de faire imprimer, sur beau papier, dix mille diagrammes numérotés dans des médaillons, comme la figure-modèle, et avec les cases de la légende en blanc, de façon à ce que l'on n'ait plus qu'à rejoindre chaque médaillon avec des traits et à mettre dans les cases vides de la légende, en bleu et en rouge, les chiffres des anneaux constituant la chaîne trouvée et dont le dessin figurera au-dessus. Contre l'envoi de 1 fr. 50 en timbres-poste, M. P.-L.-B. Sabel, 150, boulevard Magenta, enverra FRANCO, PAR LA POSTE, six grandes feuilles contenant quatre-vingt-seize diagrammes pouvant, par leur disposition, former de jolis albums.

MODÈLE DES FIGURES, TELLES QU'ELLES DOIVENT ÊTRE ENVOYÉES, AVEC DES DESSINS VARIÉS

Nom :	Adresse :	Date :
-------	-----------	--------

FIGURE-MODÈLE

CONSTRUITE D'APRÈS LA MÉTHODE D'EULER



LÉGENDE DES NUMÉROS DES ANNEAUX dans l'ordre et avec la couleur où ils sont employés dans la chaîne ci-dessus

(Les petits chiffres de gauche sont bleus et les gros de droite sont rouges)

1	17	13	3	25	5	7	19
4	16	20	2	24	10	6	28
30	23	27	8	11	14	32	12
9	26	22	31	18	29	15	21

EXPOSÉ, INTERPRÉTATION ET VULGARISATION (1) De la MÉTHODE D'EULER (1766) SUR LE PROBLÈME DU CAVALIER DES ÉCHECS

(Extraits du Labyrinthe, 8<sup>e</sup> partie, consacrée à l'exposé, l'examen, l'interprétation et la vulgarisation des principales méthodes anciennes et modernes sur le problème du Cavalier des Échecs.)

Pour obtenir une figure symétrique (symétrie diagonale simple) construite d'après cette méthode, que nous résumons ci-dessous en peu de mots, et dont nous donnons ensuite un exemple, accompagné de deux tableaux-guides pour faciliter aux amateurs l'exécution des figures innombrables que l'on peut décrire par ce moyen, il faut :

Aller de l'angle 1, en haut, à gauche, à l'angle 1 opposé, en bas, en trente-deux pas de cavalier, en ayant le soin de ménager les carrefours symétriques correspondants, que l'on n'occupera qu'au retour de l'angle 1, en bas, à droite, à l'angle opposé d'où l'on est parti.

L'on aura alors une chaîne rentrante de soixante-quatre pas de cavalier, dont les anneaux numérotés de 1 à 32, donneront l'ordre de symétrie demandé. (Bien entendu, aucun double numéro ne doit se rencontrer dans la première demi-chaîne de trente-deux pas.)

Voici maintenant une nouvelle notation pour faciliter l'ex-

(1) Reproduction interdite. — Droits réservés. — Propriété de l'auteur.

écution des figures demandées; les amateurs qui voudront se servir de la planchette de Baillié de Laisement (voir n° 1037, page 126, 3<sup>e</sup> colonne, avant-dernier paragraphe) devront copier ce tableau, le coller sur un carton léger, le percer au centre de chaque-carrefour et le poser sur la planchette qu'ils ont déjà faite pour l'étude du Labyrinthe.

NOUVELLE NOTATION MNÉMOTECHNIQUE POUR FORMER LES CHAINES D'EULER

1	3	7	8	9	10	4	2
5	11	17	18	19	20	12	6
13	21	25	26	27	28	24	16
14	22	29	30	31	32	23	15
15	23	32	31	30	29	22	14
16	24	28	27	26	25	21	13
6	12	20	19	18	17	11	5
2	4	10	9	8	7	3	1

(Les petits chiffres de gauche sont bleus, les gros chiffres de droite sont rouges.)

L'idée mnémotechnique est celle-ci : les plus petits chiffres ont été appliqués aux anneaux ou carrefours (*ad libitum*) qui ont le moins de correspondants; le tableau ci-dessous fera, d'ailleurs, encore mieux comprendre cette idée, qui sera des plus utiles aux amateurs pour la formation des chaînes.

TABLEAU DES ANNEAUX OU CARREFOURS

CORRESPONDANT ENTRE EUX

1	—	17	21	—	—	17	—	1	9	13	22	27	30	—
2	—	20	24	—	—	18	—	3	10	21	28	29	31	—
3	—	13	18	25	—	19	—	4	7	24	25	30	32	—
4	—	16	19	28	—	20	—	2	8	16	23	26	31	—
5	—	7	22	25	—	21	—	1	7	15	18	30	32	—
6	—	10	23	28	—	22	—	5	16	17	26	28	31	—
7	—	5	19	21	26	23	—	6	13	20	25	27	30	—
8	—	11	20	25	27	24	—	2	10	14	19	29	31	—
9	—	12	17	26	28	25	—	3	5	8	14	19	28	31 <sup>p</sup>
10	—	6	18	24	27	26	—	7	9	11	20	22	30	32 <sup>p</sup>
11	—	8	14	26	29	27	—	8	10	12	17	23	29 <sup>p</sup>	31
12	—	9	15	27	32	28	—	4	6	9	15	18	22	30 <sup>p</sup>
13	—	3	17	23	29	29	—	11	13	15	18	24	27 <sup>p</sup>	30
14	—	11	24	25	32	30	—	17	19	21	23	26	28 <sup>p</sup>	29
15	—	12	21	28	29	31	—	18	20	22	24	25 <sup>p</sup>	27	32
16	—	4	20	22	32	32	—	12	14	16	19	21	26 <sup>p</sup>	31

Plus les anneaux ou carrefours ont de correspondants, plus les chiffres qui leur sont appliqués sont élevés, et *vice versa*. — Les numéros doubles du centre sont accompagnés d'un D à leur droite. — Ce tableau, qui joue l'un des principaux rôles dans cette méthode, devra être recopié sur une échelle beaucoup plus grande, de façon à ce que les carrés puissent facilement contenir un jeton grand comme une pièce de 50 centimes.

Avec ce tableau et des chiffres mobiles de 1 à 32 (prendre des boules de loto) vous construirez très-facilement et très-prompement une infinité de chaînes variées; il faut pour cela :

1<sup>o</sup> Placer dans leur ordre naturel de numéros vos trente-deux anneaux (représentés par vos trente-deux boules de loto) sur des ronds portant les mêmes numéros;

2<sup>o</sup> Dans des ronds en blanc, placés immédiatement au-dessous, mettre un à un les anneaux qui composeront votre première demi-chaîne en commençant par 1 et en prenant le soin de placer toujours à la droite de chaque anneau, sauf 21, qui doit être placé de suite sur le 32<sup>e</sup> carrefour, celui de ses correspondants qui portera le plus petit nombre, excepté lorsque vous rencontrerez un anneau qui, quoique ayant un nombre plus élevé qu'un autre que vous devriez prendre d'après la règle, n'aura plus qu'un seul anneau correspondant.

Il faudra donc, dans ce cas seulement, lui donner la préférence, comme dans le premier exemple de chaîne Euler que nous donnons en légende. (Commencer par transporter sur diagramme numéroté tous les exemples que nous donnerons ainsi en légende, la place que l'administration veut bien nous accorder étant déjà, pour ce problème, très-considérable.)

En effet, arrivés à l'anneau 8, nous avons le choix entre ses deux correspondants 25 et 27, il nous a fallu choisir 27; sans cela, si nous n'avions pas saisi cette occasion de le caser, nous ne l'eussions plus rencontrée. Voici donc la demi-chaîne construite d'après ce premier système créateur de chaînes génératrices, chaînes qui peuvent être modifiées à l'infini par un deuxième système que nous allons vous exposer tout à l'heure.

PREMIER EXEMPLE DE CHAÎNE EULER (GÉNÉRATRICE)

(Les petits chiffres penchés sont bleus et les gros chiffres droits sont rouges.)

1	17	9	12	15	28	4	16	20	2	24	10	6	23	13	3
18	29	11	8	27	31	22	5	7	19	25	14	32	26	30	21

Mais, me direz-vous, comment s'apercevoir que 27 n'a plus qu'un correspondant? Le voici : vous prendrez cent soixante petits jetons en os (à loto) — ou cent soixante rondelles en carton, — et chaque fois que vous placerez un anneau vous poserez immédiatement un jeton sur les carrés (de votre tableau des anneaux correspondants, que vous aurez copié à une échelle plus grande) portant le numéro de l'anneau que vous viendrez de placer. — Exemple tiré de la chaîne ci-

dessus : Nous prenons 1 et nous posons un jeton sur le carré de 1 à 17 et un autre sur celui de 1 à 21. Nous plaçons à la droite de 1, 17; et aussitôt, prenant six jetons, nous les plaçons successivement sur les six carrés qu'occupe ce chiffre aux carrefours 4, 9, 13, 22, 27 et 30. Vous aurez également le soin de placer de suite à la 32<sup>e</sup> case en blanc l'anneau 21, qui doit être le dernier de votre première demi-chaîne, et, en même temps, de prendre six jetons pour les mettre sur les six carrés qu'il occupe aux carrefours 1, 7, 15, 18, 30 et 32. Nous placerons 9 à droite de 17 et, prenant quatre jetons, etc., etc. Par ce moyen bien simple et plus prompt à exécuter qu'il ne faut de temps pour l'exposer ici, l'on comprendra facilement qu'il ne restera de visible que les anneaux non encore employés et qu'arrivés à 8, nous avons vu d'un coup d'œil que 25 avait encore deux correspondants, mais que 27 n'en avait plus qu'un, et nous l'avons mis à la droite de 8 et 31 à la droite de 27, et nous avons fini notre demi-chaîne comme nous l'avions commencée, en mettant toujours à la droite du dernier anneau son plus petit correspondant.

Donc, pour créer en cinq minutes une chaîne génératrice d'Euler, il ne faut que lire attentivement ce qui précède et se procurer quatre choses faciles à faire soi-même :

- 1<sup>o</sup> Un tableau *ad hoc*;
- 2<sup>o</sup> Trente-deux chiffres mobiles;



3° Cent soixante jetons;  
4° Un diagramme numéroté, suivant notre notation mnémotechnique.

**Système de conversion d'une chaîne en une infinité d'autres chaînes par renversements successifs de parties de chaîne.**

Nous allons vous exposer maintenant notre système pour convertir cette première chaîne en une infinité d'autres par renversements successifs de parties de chaîne.

Nous allons en donner cinq exemples présentant presque tous les cas qui peuvent se produire; si d'autres non prévus venaient à embarrasser les amateurs, nous chercherions avec eux le moyen d'y obvier.

Substituons l'anneau 19 à l'anneau 16, qui est le 8<sup>e</sup> de notre première chaîne; coupons notre chaîne entre 4 et 16 et entre 7 et 19, nous aurons alors une chaîne en trois parties; la 1<sup>re</sup> se composera des anneaux 1 à 4, la 2<sup>e</sup> de 16 à 19, et la 3<sup>e</sup> de 25 à 21. Puis mettons à la droite de 4, 19 et sa suite de gauche (en la renversant comme si ces anneaux étaient réellement liés entre eux comme dans une véritable chaîne de métal; nous n'aurons plus alors que deux parties de chaîne: la 1<sup>re</sup> de 1 à 16 et la dernière de 25 à 21; il nous faut relier ces deux parties ensemble pour avoir notre première demi-chaîne complète; nous chercherons d'abord dans la dernière partie, de 25 à 21, si nous trouvons un anneau correspondant à 16; oui, le voici, c'est 32; renversons, comme nous l'avons déjà fait, et plaçons 32 et sa suite de gauche à droite de 16; nous aurons alors pour 1<sup>re</sup> partie 1 à 25 et pour dernière 26 à 21. Cherchons dans la dernière partie un correspondant à 25. Il n'y en a pas. Prenons alors la 1<sup>re</sup> partie par la fin et en allant à rebours, le premier que nous rencontrons (le voisin — dans l'espèce 14 — ne comptant jamais) est 23; vite, à sa droite, plaçons 25 et sa suite de gauche, et nous aurons 1 à 6 et 26 à 21. Pas de correspondant à 6 dans la dernière partie; dans la 1<sup>re</sup> (nous ne pouvons reprendre 23 sans revenir à 25; nous le laisserons donc et irons plus loin) c'est 28; donc, à sa droite, 6 et sa suite de gauche et nous avons: 1 à 4 et 26 à 21; puis enfin nous trouverons par les mêmes moyens: 1 à 32 qui, correspondant à 26, nous donnera notre 1<sup>re</sup> demi-chaîne bien complète, dont voici la légende:

DEUXIÈME EXEMPLE DE CHAÎNE EULER  
(Première conversion de la génératrice 1<sup>re</sup>)

1	17	9	12	15	28	6	10	24	2	20	16	4	49	7	5
22	37	27	8	71	29	78	3	15	23	25	14	32	26	30	21

**Remarque générale importante**

Les anneaux 20, 2, 24 ne doivent jamais être séparés, à cause des pièges angulaires n<sup>os</sup> 8 et 37 (voir le troisième tableau de notre Labyrinthe au n<sup>o</sup> 1037).  
(A suivre.)

P.-L.-B. SABEL.

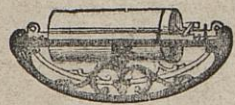
POURQUOI RENCONTRE-T-ON DANS LE MONDE ÉLÉGANT UNE foule de femmes poudrées à blanc? C'est qu'il s'agit de dissimuler des cheveux qui commencent à blanchir. Employer des teintures? Par cette température, on s'expose aux effets les plus grotesques. Pour éviter tout inconvénient, faites simplement usage de l'Eau Andréa. Cette rosée bienfaisante, en s'infiltrant profondément dans la racine, pénètre dans le tube capillaire et rend aux cheveux et à la barbe leur nuance primitive, brune, blonde ou châtain. On trouve l'eau Andréa, 30, rue Croix-des-Petits-Champs, et 239, rue Saint-Honoré, chez A. Hugo, coiffeur des dames.

M<sup>lle</sup> Printemps valse, Truite aux Perles! polka de J. Klein, font fureur

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE  
Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c.  
Concerts Dimanches et Jedis, à trois heures.

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.  
Envoi de numéros sur demande affranchie.

CACHEMIRE DE L'INDE par Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.



**GLACIÈRE A BASCULE**

la SEULE pouvant garantir les quatres de glace indiquées au prospectus. 600 gr. de glace en 15 m. — Eau de source glacée. PENANT 20. rue Vivienne.  
20. — Ne pas confondre avec les glaciers tournantes.

CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et C<sup>ie</sup>, 44, rue Lafayette.

Publications nouvelles de la librairie académique DIDIER et C<sup>ie</sup>  
Quai des Grands-Augustins, 35.

Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre. Etude historique, suivie de ses Lettres inédites, par le comte de Baillon, 1 fort vol. in-8<sup>o</sup>, orné d'un portrait et d'un fac-simile. Prix. . . . . 8 fr.  
Ouvrages du même auteur: *Lettres d'Horace Walpole* pendant son voyage en France. 1 vol. in-8<sup>o</sup>, 7 fr.; — *Lord Walpole à la cour de France (1725-1750)*; 2<sup>e</sup> éd. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50  
Rabelais et son œuvre, par J. Fleury, 2 volumes in-8<sup>o</sup>. . . . . 14 fr.  
Le Cardinal du Perron, étude historique et critique, par l'abbé P. Feret. 1 v. in-8<sup>o</sup>, avec fac-simile. 7 fr. 50  
Turgot. — La France sous Louis XVI, par Alph. Jobez. 1 vol. in-8<sup>o</sup>. . . . . 5 fr.  
Histoire des Hongrois, par Ed. Sayons (ouvrage couronné par l'Académie française). 2 vol. in-8<sup>o</sup>. 15 fr.

**CRÈME DES FÉES  
POUDRE DES FÉES**

(Beauté du visage)

NOUVELLES CRÉATIONS DE LA MAISON  
**SARAH FÉLIX**  
Propriétaire de  
**L'EAU DES FÉES**

Sans rivale pour la recoloration des Cheveux et de la Barbe

15 ANS DE SUCCÈS

PARIS — 43, Rue Richer, 43 — PARIS

POUGUES ETABLISSEMENT THERMAL  
ouvert du 1<sup>er</sup> juin au 15 octobre.

ETABLISSEMENT THERMAL de  
**LUCHON**  
LE PLUS BEAU DES PYRÉNÉES  
(Chemin de Fer d'Orléans et du Midi)  
Sources sulfureuses très-nombreuses, à température et minéralisation différentes, prescrites avec succès contre: les maladies chroniques de la peau et des muqueuses, les manifestations de la scrofule, le rhumatisme.  
TRAITEMENT SPÉCIAL CONTRE les MALADIES de la GORGE et du LARYNX  
TRAITEMENT DES MALADIES DES FEMMES  
Sites admirables. — Excursions dans les montagnes.  
Musique 2 fois par jour. — Bains, Salons, Jeux, Chasses.  
On trouvera des notices et tous renseignements au dépôt de la Société, à Paris, boulevard Haussmann, 46.

RÉCOMPENSE DE 16,600 FR. 6<sup>de</sup> MÉDAILLE D'OR.  
**QUINA-LAROCHE**  
ÉLIXIR VINEUX aux TROIS Quinquinas.  
Paris, 22 et 19 rue Drouot et les pharmacies

**JOURNAL TIRAGES FINANCIERS**  
(7<sup>e</sup> année) Rue de la CHAUSSÉE-D'ANTIN, 18, Paris.  
Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions  
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.  
Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte.  
Liste des anciens tirages.  
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.  
ABONNEMENTS: **3 FR. PAR AN**  
Paris et Départements  
Abonnement d'essai: 3 mois, 1 fr.  
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE  
un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**  
avec un Traité de Bourse de 200 pages.

**ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE** SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF  
depuis 30 ans soulage instantanément, éloigne et guérit  
accès de **GOUTTE** et **RHUMATISMES**. Toutes Pharmacies.  
Mémoire médical g<sup>o</sup> et f<sup>o</sup>. S'adr. dépôt g<sup>o</sup> et f<sup>o</sup>, r. de l'Échiquier, Paris.

S<sup>T</sup> LUC désinfectant inodore, insecticide. B. s. g. d. g.  
Efficacité garantie, Pharmacies et 4, r. Paix.

Tissu nouveau, précieux pour nettoyer et polir argenterie, cuivres, bronzes, or; prix, 1 franc 75. Expédié franco-dans tous les pays, par Félix, 40, boulevard Magenta. Paris.

**VIANDE, FER ET QUINA**  
L'aliment uni aux toniques les plus réparateurs  
**VIN**  
**FERRUGINEUX AROUD**  
au QUINA et aux principes solubles de la VIANDE  
**RÉGÉNÉRATEUR DU SANG**  
Guérit sûrement: Chlorose, Fluxus blancs, Épuisements, Appauvrissement ou Altération du Sang.  
5 fr. — Ph<sup>ie</sup> AROUD, à Lyon, et toutes Ph<sup>ies</sup>.

Prix 5<sup>fr</sup> 50<sup>fr</sup> Pos<sup>o</sup>  
**L'ANISINE-MARC**  
DU D<sup>r</sup> JOCHELSON  
Ce célèbre antineuralgique russe d'une INNOCUITÉ PARFAITE fait disparaître, en MOINS d'UNE MINUTE les plus fortes douleurs NEURALGIQUES, MIGRAINES, MAUX DE DENTS NERVEUX, etc. *Juste à l'usage* exiger cette Signature  
Dépôt g<sup>o</sup>, 99, R. RICHER, PARIS, et toutes les PHARMACIES

**RUSSES ET TURCS**  
**LA GUERRE D'ORIENT**  
Illustrations des Meilleurs Artistes  
DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE  
La dix-neuvième Livraison est en vente chez tous les Libraires et Marchands de Journaux, à Paris et dans les Départements.  
TOUS LES QUINZE JOURS, UNE SÉRIE: 40 CENTIMES  
La Livraison, 40 cent. — La Série, 40 cent.

**LA FEMME**  
chez elle  
**ET DANS LE MONDE**  
(TROISIÈME ÉDITION)  
par M<sup>me</sup> MARIE DE SAVERNY  
Un élégant volume in-8<sup>o</sup> (impression de luxe)  
PRIX 5 FRANCS  
(Ajouter 50 c. pour recevoir franco.)

Adresser les demandes à l'administrateur du Monde illustré et de la Revue de la Mode, 13, quai Voltaire, à Paris.

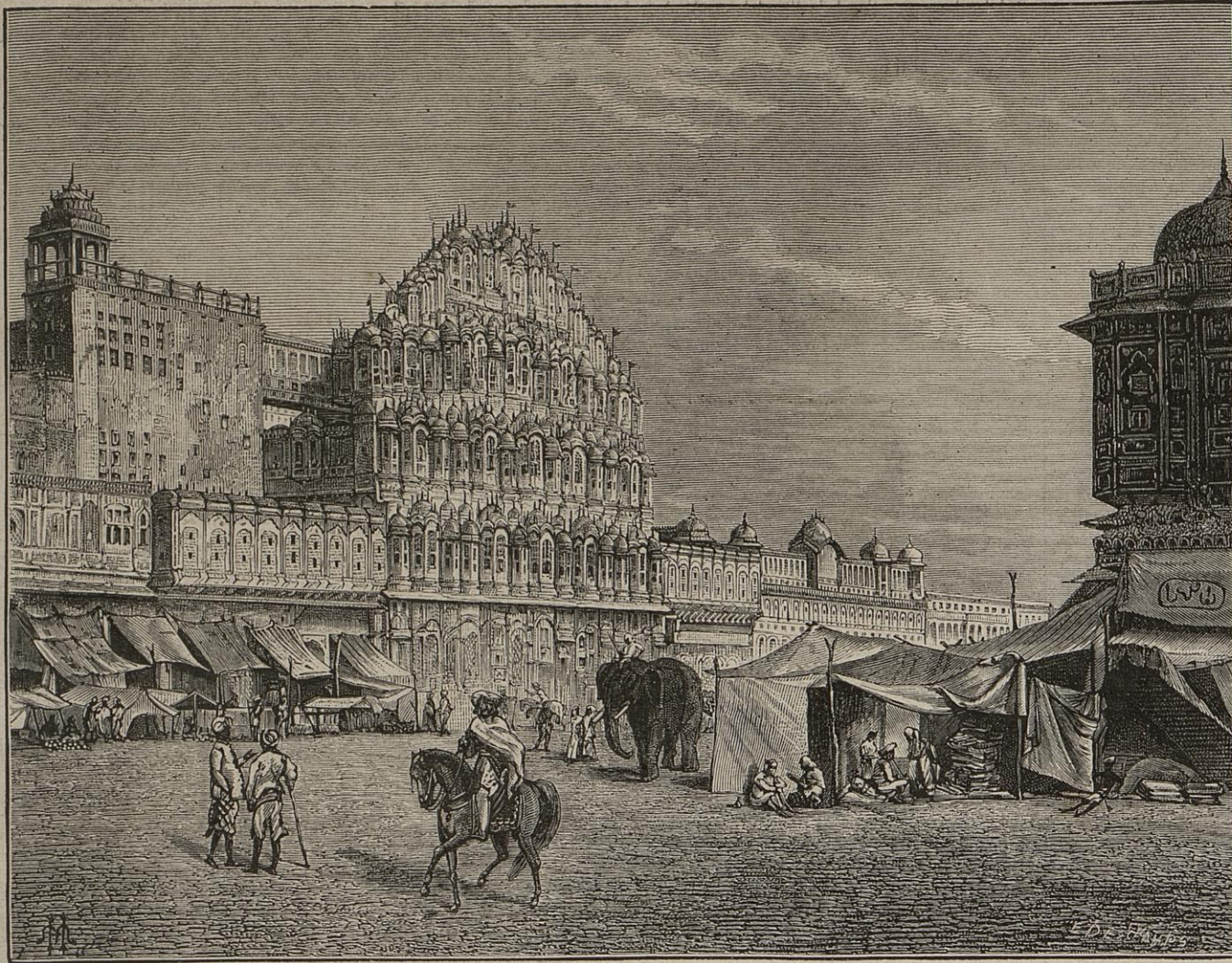
Announces de MM. les Officiers ministériels  
**TERRAIN A PARIS** (12<sup>e</sup> arrond.), au fond du passage rue de Châlons, n<sup>o</sup> 14, A ADJUGER, sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 17 juillet 1877, midi, en 2 LOTS, l'un de 135 mètres 85 centimètres, l'autre de 184 mètres.  
Mises à prix: 3,400 fr. et 4,600 fr.  
S'ad. à M<sup>e</sup> DEMANCHE, not., rue de Condé, 5, et, pour visiter, à M. Velluet, passage Brunoy.

ADJON, sur une ench., en la ch. des not PROPRIÉTÉ de Paris, le 3 juillet 1877, de: 1<sup>o</sup> MAISON bâtie avec jardin (5,700 m.) à PARIS, r. de la Villette, 51 et 53. Rev. brut: 10,105 f. M. à p.: 120,000 f. MAISON à plus 400 fr. de rente viagère. — 2<sup>o</sup> MAISON PARIS r. Riquet, 7 (460 m.). Rev. brut: 2,780 f. M. à p.: 25,000 fr. de 2,461 m. clos, au Raincy, allée de la Procession, 10. — Mise à pr.: 3,000 fr. S'adr. à M<sup>e</sup> HOCQUET, not. à Paris, r. de Flandres, 20.

VALLÉE CHEVREUSE B<sup>ie</sup> PROPRIÉTÉ dite la Butte-de-aux-Chênes, à Magny-les-Hameaux (stat. Trappes et Versailles). Vastes communs, parc, bois, 8 hectares. A ADJUGER, sur une enchère, ch. des not., le 10 juillet 1877. Mise à prix: 90,000 fr. Mobilier à prendre moyennant 10,459 fr. S'ad. à Paris, aux notaires: Mes DONON, rue Saint-André-des-Arts, 45, et LAVOIGNAT, r. Auber, 5, dépositaire de l'enchère; et à M. RAINEAU, rec. de rentes, Faubourg-Poissonnière, 68.

Les Annonces et insertions sont reçues  
Chez MM. L. AUDBOURG et C<sup>e</sup>, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal





La Grande rue de Jeypore. — (Dessin de M. H. de Montaut.)

Gravure extraite de l'ouvrage du comte Goblet d'Alviella : INDE ET HIMALAYA. — Plon, éditeur.

INDE ET HIMALAYA

Le conflit oriental appelle plus que jamais l'attention sur la situation de l'Angleterre en Asie. On lira donc avec intérêt et profit l'attrayante relation du voyage que le comte Goblet d'Alviella publie sous ce titre : *Inde et Himalaya*. Le récit de l'auteur embrasse non-seulement toute la péninsule hindoustannique, mais encore certaines vallées peu décrites de l'Himalaya, et se termine par une excursion aux monastères bouddhistes du Sikhim, sur les frontières du Thibet.

Une carte spéciale et dix jolis dessins d'Henry de Montaut complètent ce charmant volume. Nous offrons un de ces dessins à nos lecteurs. C'est une rue de Jeypore.

« Ces rues, dit M. Goblet d'Alviella, qui dépassent parfois cent pieds de largeur, sont tracées au cordeau, et elles se coupent à angles droits; les maisons sont uniformément peintes en rouge clair avec des panneaux et des fresques en blanc. On dirait une de ces villas fantastiques décrites dans les contes de fées, aux maisons en biscuit, aux palais en sucre d'orge et aux pagodes en macarons, avec des façades de crème aux framboises, ornementées d'arabesques en sucre blanc. »

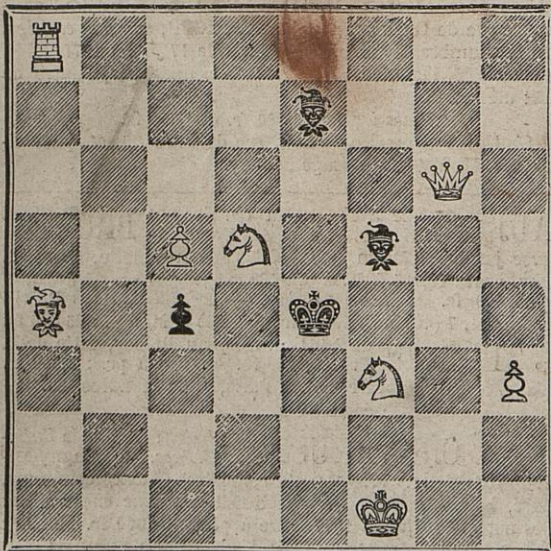
Pour être exactement renseigné à l'avance sur les tendances et les variations de la mode, il est indispensable de consulter la *REVUE DE LA MODE*, journal essentiellement français, dont tous les modèles de toilette, de confections, de costumes d'enfants, de lingerie, de chapeaux, de coiffures, etc. (100 modèles par mois), sont dessinés, gravés et exécutés par les meilleurs artistes parisiens.

Bureaux : 15, quai Voltaire, à Paris.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 661

COMPOSÉ PAR M. LAMBERT KARNER



Les Blancs font mat en trois coups

Solution du problème n° 660.

- |  |                        |
|--|------------------------|
| 1. C 4 FR  | 1. T pr. F (Var.)      |
| 2. T 2 D, échec  | 2. R <i>ad libitum</i> |
| 3. T 3 ou 5 D, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat. |                        |

- 1<sup>er</sup> Prix : Médaille or. Paris 1875.  
 1<sup>er</sup> Prix : Médaille or. Alger, 1876.  
 1<sup>er</sup> Prix : Médaille or. Poligny 1875.  
 1<sup>er</sup> Prix : Gr. Module. Namur, 1875.  
 1<sup>er</sup> Prix : Gr. Module. Paris 1876.  
 1<sup>er</sup> Prix : Gr. Module. Metz 1875.  
 1<sup>er</sup> Prix : Méd. or. Châtelleraut 1876  
 6 1<sup>er</sup> Prix en 1877.

LES POMPES ROTATIVES

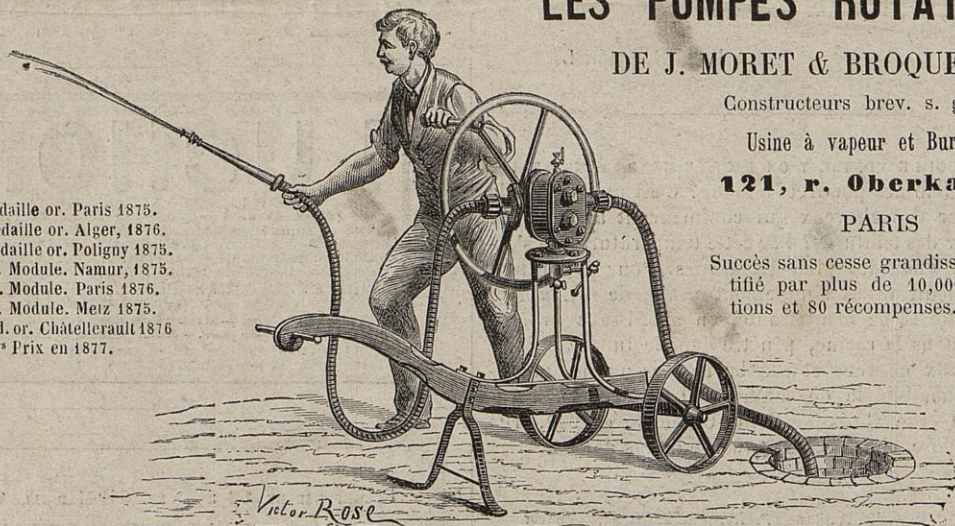
DE J. MORET & BROQUET

Constructeurs brev. s. g. d. g.

Usine à vapeur et Bureaux :

121, r. Oberkampf, PARIS

Succès sans cesse grandissant et justifié par plus de 10,000 applications et 80 récompenses.



- |     |                              |
|-----|------------------------------|
| (A) | 1. D pr. T 2 R               |
|     | 2. R 6 R                     |
| (B) | 1. D pr. T 5 R               |
|     | 2. P pr. C                   |
| (C) | 1. P 6 R                     |
|     | 2. D pr. C                   |
|     | 2. C 3 F, échec              |
|     | 3. T 6 R, échec déc. et mat. |

SOLUTIONS DE RÉBUS

Ont deviné : MM. C. Dubuisson, à Bruxelles; Fronkirlui, à Paris; cercle de l'Union, à Valence; l'Œdipe du café de l'Univers, au Mans; Officine-Club, à Toulon; le Café de Paris, à Vitry-le-François; le café Henriot, à Maubeuge; V. Paré, à Montbarrois, qui a deviné l'avant-dernier.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Ah! si Philibert Delorme voyait les Tuileries dans leur état présent!